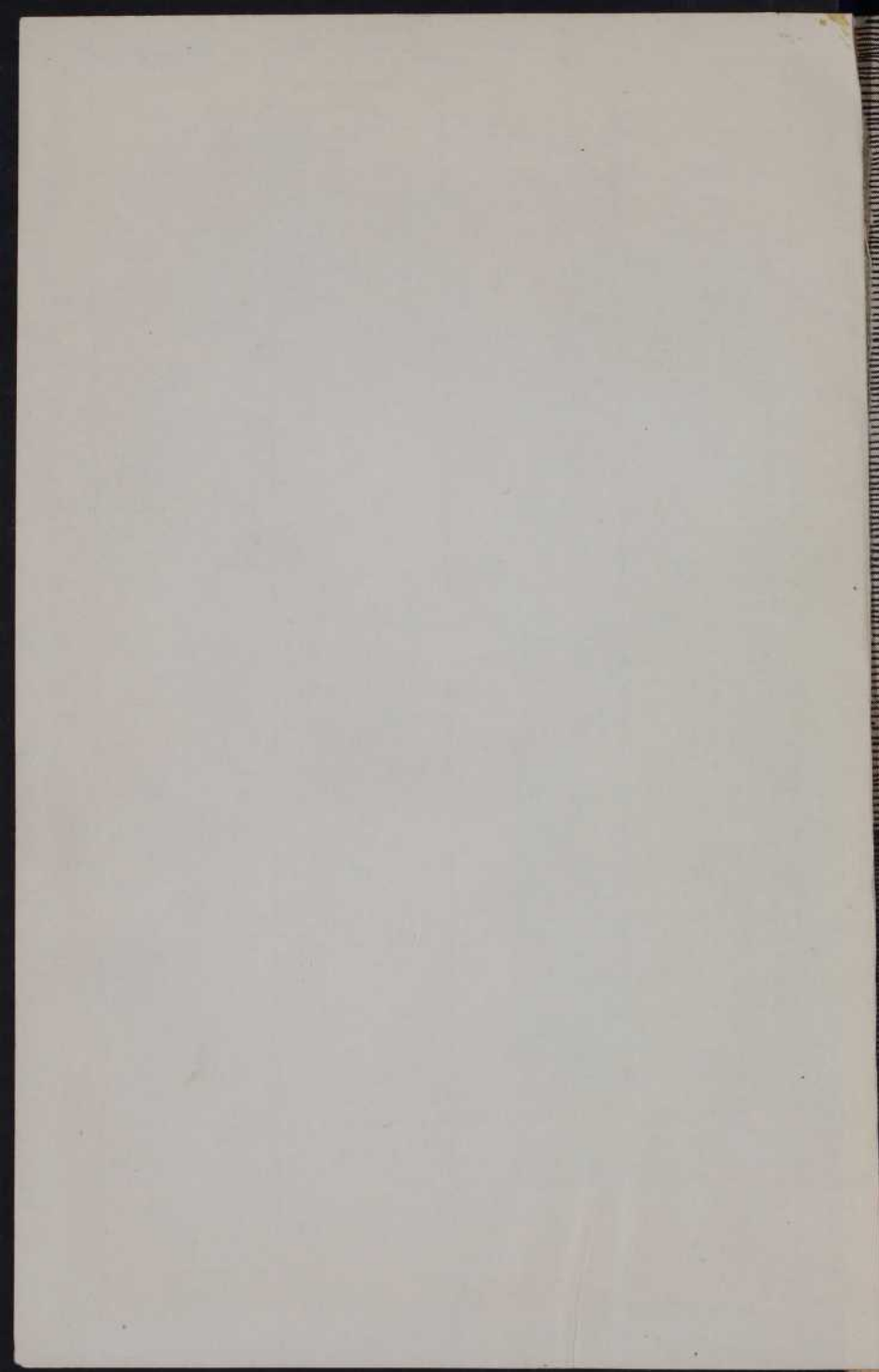


C843.52
A176cs
1940



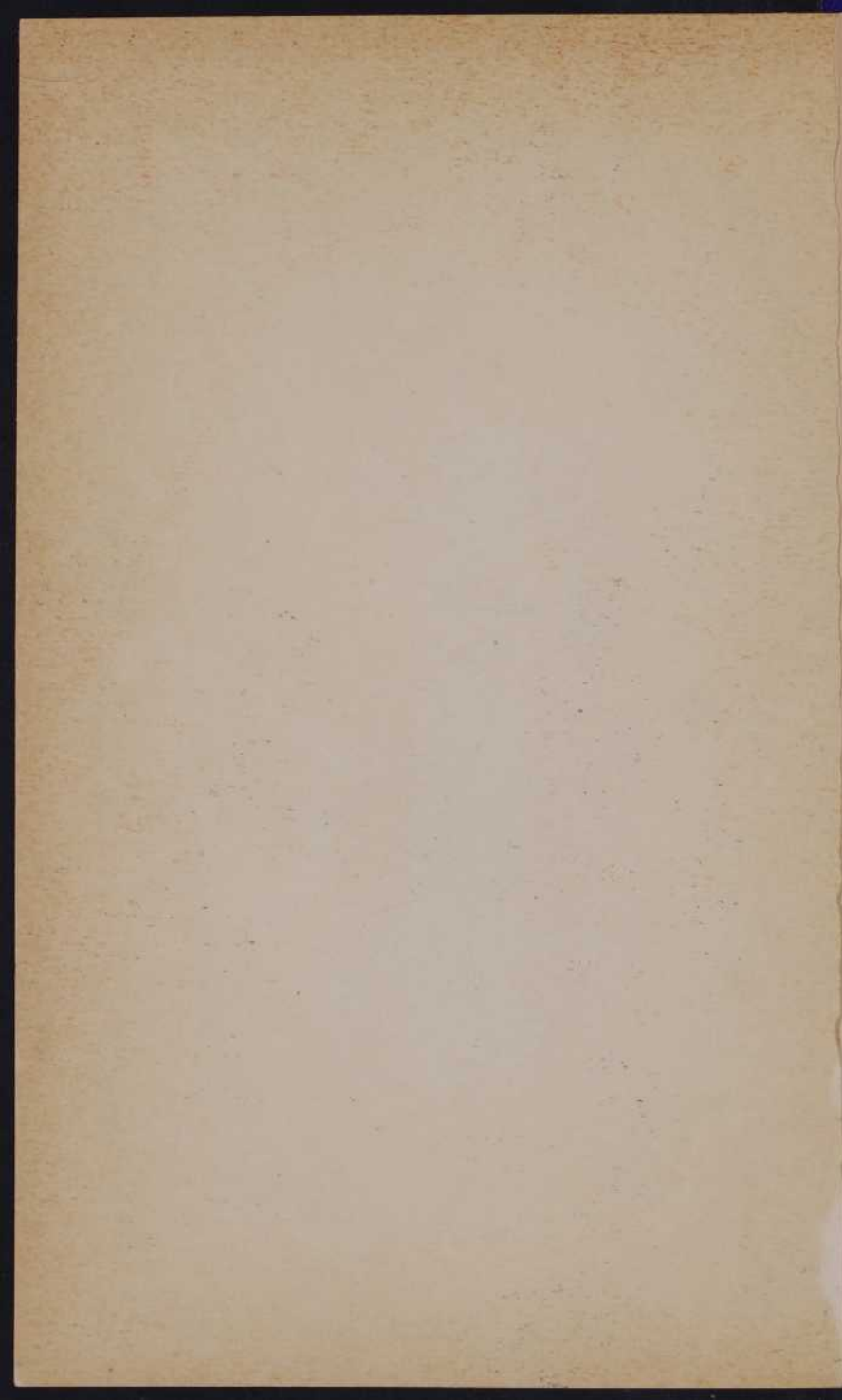
Bibliothèque Nationale du Québec

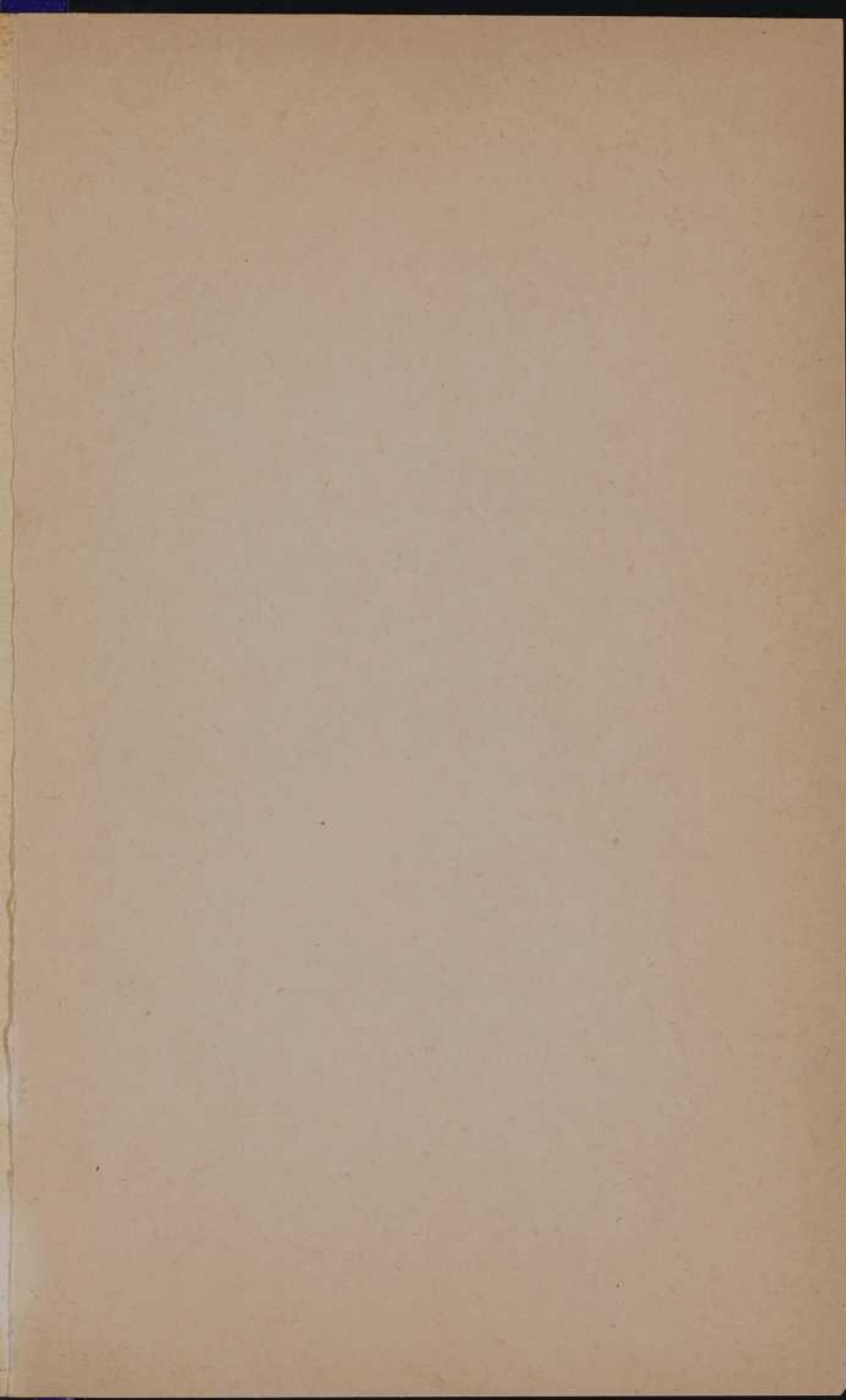


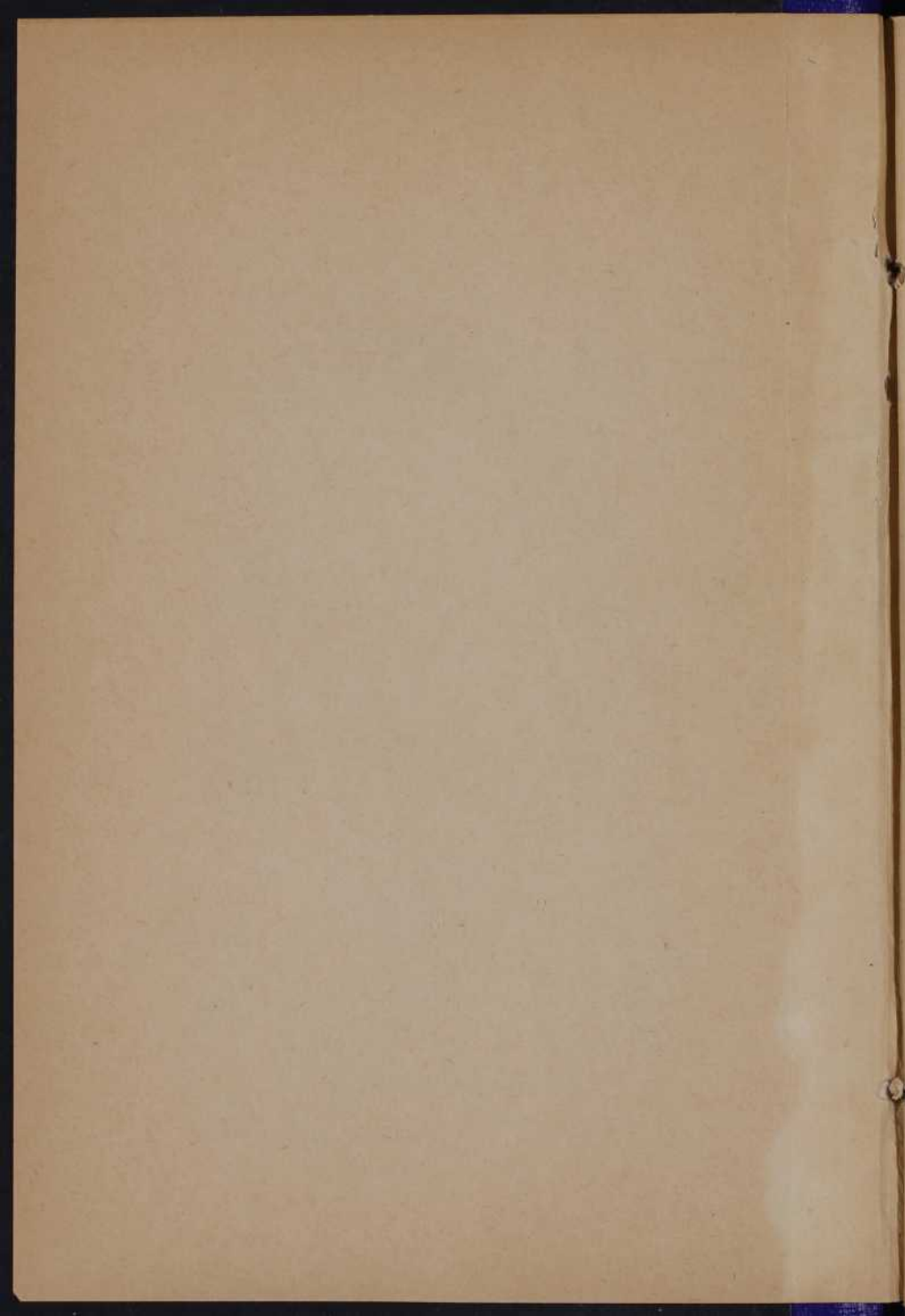
EUGÈNE ACHARI

LES CONTES DU SAINT-LAURENT









Les Contes du Saint-Laurent

DU MEME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE BEAUCHEMIN:

MANUELS SCOLAIRES

Histoire Générale de l'Eglise.
Histoire Sainte (concordance avec l'Histoire ancienne).
Petite Histoire Sainte Illustrée (élémentaire).
La Rédaction par l'image (40 rédactions avec manchettes et gravures.)

OUVRAGES LITTERAIRES

Aux Bords du Richelieu (nouvelles) épuisé.
Le Trésor de l'Île-aux-Noix (1ère édition) épuisée.
Sous les plis du Drapeau Blanc (roman) adaptation.
Le Marinier de Saint-Malo (roman).

A LA LIBRAIRIE D'ACTION FRANÇAISE:

La Fin d'un traître (conte de 1837) épuisé.
L'Erable Enchanté (récits et légendes) épuisé.

A LA LIBRAIRIE GENERALE CANADIENNE:

REVUES PEDAGOGIQUES ET LITTERAIRES

L'Ecole Canadienne (cinq années parues).
L'Ecole Primaire (dix années parues).
La Ruche Ecolière (quatre années parues).
La Ruche Littéraire (six années parues).

OUVRAGES LITTERAIRES

Sur le double Ruban d'acier (roman).
Le Calvaire du Repentir (ciné-roman) épuisé.
Les Northmans en Amérique.
Le Vinland Terre d'Amérique.
L'Homme Blanc de Gaspé (roman).
Sur le Grand Fleuve de Canada (Roman).
Le Grand Chef de Stadaconé (roman).
Sur les Hauteurs de Charlesbourg-Royal (roman).
La Fée des Erables (récits et légendes).
Les Contes du Richelieu (contes et légendes).
Le Trésor de l'Île-aux-Noix (nouvelle édition).
Les Contes du Saint-Laurent (récits et légendes).
Au temps des Indiens Rouges (récits et légendes).
Aux quatre coins des routes canadiennes (récits et légendes).
La Fin d'un Traître (nouvelle édition).
Le Corsaire de la Baie d'Hudson.
Le Mississipi, Père des eaux.
Les Grands Noms de l'Histoire Canadienne.
A travers le Canada.

Tous droits réservés, Canada, 1940.

EUGENE ACHARD

**LES CONTES
DU
SAINT-LAURENT**

RECITS ET LEGENDES

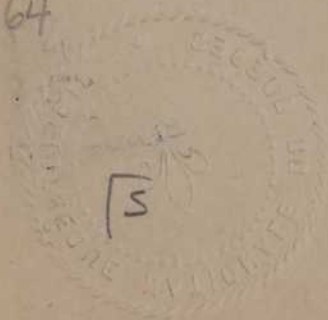
15e mille



LIBRAIRIE GENERALE CANADIENNE

5608, ave Stirling, Montréal.

PS
9501
C43C664
1940



B. Q. R.
NO. 563

Une fête de Noël au Groënland en l'an 1001

C'était la fête du Yul (Noël) chez le logmadr de Brattalid, Eric, surnommé Rauda, à cause de sa barbe qui eut jadis la couleur de l'ambre, mais que les ans avaient depuis longtemps blanchie.¹

Eric recevait noblement ses hôtes, les logmadrs des budirs voisins; il les connaissait tous par leur nom, car ils avaient été ses pairs dans la lutte et les compagnons de sa fuite au Groënland; tous étaient des jarls fameux, des vikings.

Dans la grande salle de la maison, il y avait un beau festin. On riait, on buvait et l'on se voyait tout rouge, aux reflets de la flamme des deux immenses foyers où se consumaient ces énormes troncs d'arbres que la mer apportait de pays inconnus.

L'immense table était abondamment servie; ni la bière, ni l'hydromel ne manquaient, et les

1. Eric était un viking ou jarl. Chassé de l'Islande pour un meurtre politique, il était parti avec ses fidèles et avait fondé, au Groënland, une colonie qu'il gouvernait. Cette colonie comprenait une dizaine de villages ou budirs, dont les chefs portaient le titre de logmadrs (gouverneurs-propriétaires). Le budir de Brattalid, résidence d'Eric, était la capitale du Groënland et il était lui-même le chef suprême de tous ces villages.

convives crièrent de joie quand on apporta, sur un immense plat d'argent, le porc rôti tout entier, qui semblait se tenir debout, avec des pommes entre les mâchoires et, sur la tête, une guirlande de lichen aux senteurs aromatiques.

Eric connaissait les lois de l'hospitalité. Dès que le plat fut déposé devant lui, il saisit son poignard, trancha le morceau le plus délicat et l'offrit à Biorne, le dernier venu dans l'assemblée de Brattalid.

—A toi, mon hôte, dit-il, en déposant le morceau devant lui. A toi, pour te marquer tout le plaisir que j'ai à te recevoir dans ma maison.

Aussitôt les cornes cerclées d'argent² furent remplies jusqu'au bord d'une bière mousseuse et blonde. Elles se heurtèrent les unes contre les autres.

—Je bois à toi, Biorne Kéitilfson,³ ta vue me réjouit et je te dis: Sois le bienvenu dans ma maison, comme tu l'aurais été dans la maison de Kéitilf, s'il n'était déjà parti vers le grand pays de la Walhalla.⁴

Biorne se leva à son tour. Son visage était triste car il pleurait encore la mort de son père,

2. Les peuples du nord n'avaient pas de coupes, ils buvaient dans des cornes d'animaux. Ces cornes étaient le plus souvent ciselées et ornées de cercles en or ou en argent.

3. Littéralement: Biorne, fils de Kéitilf; c'est ainsi que Leif, fils d'Eric, est souvent appelé Léif Ericson. Le j dans la langue nordique se prononce comme i, on peut donc écrire Biorne ou Bjorne de même que l'on écrit fjord ou fiord.

4. La Walhalla était le séjour des bienheureux dans la religion des peuples du Nord.

mais ses traits s'adoucirent du plaisir de la bienvenue.

—A toi, je bois, Eric, jarl et viking, dit-il, en élevant sa coupe d'où débordait une mousse blonde. La chaleur de ton foyer réchauffe mon coeur cruellement frappé par la mort d'un père qui fut, lui aussi, un jarl fameux.⁵

Les cornes du festin, de nouveau remplies, s'entrechoquèrent et la chaleur qu'elles jetaient dans le sang fit monter les voix de plusieurs tons.

Eric présidait noblement le festin. Les ans qui le chargeaient n'avaient pas réussi à courber sa haute taille. Il dépassait de la tête tous ses compagnons. Il était magnifiquement vêtu, car il fut autrefois pirate heureux et pillard avide. Dans une chambre secrète, il gardait les dépouilles arrachées aux châteaux de la Northumbrie et de l'Armorique.⁶

Il portait, ce jour-là, un manteau de velours rouge brodé de soie d'or; à son cou pendait un collier d'or massif et dans sa ceinture, sur des plaques émaillées, étaient enchassées des pierres précieuses qui luisaient comme des flammes.

5. Kéitilf avait été l'un des compagnons d'Eric dans sa fuite au Groënland; c'est pour le voir une dernière fois que Biorne avait entrepris son voyage, mais retardé en chemin par la tempête, il n'avait pas eu la consolation de fermer les yeux à son vieux père: à son arrivée, on lui avait montré la tombe où reposait le vieux viking.

6. La Northumbrie était l'un des sept royaumes de l'Angleterre saxonne et l'Armorique l'une des provinces de la Gaule aujourd'hui, la Bretagne française.

Près de lui était assise sa fille aînée, l'ardente Freydisa qui, sous des traits de jeune vierge, cachait une âme de guerrier. Un peu plus loin était sa cousine Gudrid, plus belle encore, et si tendre que la seule vue du sang lui arrachait des larmes.

A l'autre bout de la salle était Leif, le fils aîné d'Eric. Il était allé en Norvège, apprendre le métier des armes et de la navigation. A son cou pendait une chaîne terminée par une croix d'or, présent du roi Olaf, et l'on chuchotait, qu'abandonnant le culte de Thor,⁷ il était devenu chrétien.

Cependant les serviteurs circulaient autour de la table, remplissaient les cornes à mesures qu'elles se vidaient. Déjà l'excitation se faisait sentir: les voix s'animaient, les guerriers s'interpellaient.

Biorne causait maintenant avec Sigmund, pirate redouté, dont les drakars⁸ étaient à l'ancre dans le fiord voisin; il était arrivé depuis peu et se préparait à repartir pour la vie ardente de la mer.

—Je suis content de te revoir Sigmund.

—Et moi, ta vue me réjouit, Biorne Kéitilfson.

Un serviteur passait, il remplit les deux cornes et les deux guerriers les ayant choquées l'une contre l'autre, les vidèrent en silence.

7. Thor était le dieu de la guerre, chez les Northmans; Odin était le dieu suprême.

8. Drakar: nom donné aux vaisseaux des pirates northmans.

—Tu as fait de belles prises? demanda Sigmund.

—J'ai été jusqu'à Roudou (Rouen) avec Hastein.⁹ Nous avons pris la ville et pillé les églises; il y a eu grand butin. Pourquoi n'étais-tu pas avec nous, toi qui commandes à cinq drakars ?

—Pendant que tu étais chez les Franks,¹⁰ mes drakars ravageaient les côtes de la Norvège pour tirer vengeance du roi Olaf qui a fait périr mon frère Thorweg.

—Et maintenant, quels sont tes projets? Es-tu engagé dans quelque entreprise ?

—Olaf a fait sonner du cor contre moi; il a juré ma mort; ses guêters surveillent la mer; je ne puis me montrer sur les côtes de Norvège. Dans quelques jours, je partirai à la recherche d'une île solitaire; j'en ferai un lieu de refuge pour mes drakars et un dépôt pour mes prises.

—Puisque tu es libre, je te parlerai demain d'une affaire qui peut être bonne pour tous deux. Tu cherches une île, peut-être trouverons-nous un royaume plus vaste que la Norvège. A présent, écoutons, car voici Harald qui

9. Hastein ou Hasting, pirate fameux qui répandit la terreur dans tout le nord de la France, au temps des invasions normandes.

10. Les habitants de la France portèrent d'abord le nom de Gaulois et leur pays était la Gaule; après l'occupation romaine, le pays fut conquis par la tribu des Francs qui imposa son nom à toute la Gaule. On écrivit d'abord Franks, puis Francs et enfin Français.

se lève et va nous chanter une de ces belles sagas¹¹ dont il a le secret.

Harald était le meilleur skald¹² du Groënland et de l'Islande. Nul n'excellait comme lui, à chanter la belle vie northmane, la vie libre et fière des pirates qui vont, sur la croupe des vagues, insouciant de la tempête et du danger. Il prit sa harpe, préluda quelques instants et commença d'une voix forte.

Debout, près d'Eric, les yeux au ciel, tandis que ses doigts frémissaient sur les cordes sonores, il chanta les amours du Nord, l'aventure de la belle Godruna au coeur d'acier, qui combattit vingt ans comme un viking, faisant trembler les castels et les villes. Elle avait juré de ne donner sa main qu'à celui qui saurait la vaincre par les armes. Le jeune Hagbard, son compagnon d'enfance, la poursuivait sans jamais pouvoir la rencontrer. Un jour enfin, il découvre sa flotte dans un golfe de Finlande, il reconnaît son bouclier bleu suspendu au mât de son drakar, il livre bataille, monte à l'abordage et, vainqueur, met un genou en terre pour réclamer le prix de sa victoire. Godruna sourit en lui tendant la main, mais au moment où le jeune viking veut la saisir pour y déposer le baiser de ses fiançailles, la vierge guerrière

11. - 12. Les Sagas étaient des poèmes qui racontaient les belles actions des Northmans; elles étaient composées par des skalds, sortes de poètes musiciens qui gagnaient leur vie à les chanter dans les assemblées et les festins. Harald fut l'un des plus célèbres skalds du nord.

s'affaisse tout à coup défaillante et expire. Une flèche trop sûre l'avait atteinte au défaut de la cuirasse et lui avait percé le cœur. Alors, Hagbard, tou de douleur, ordonna de mettre le teu au navire, puis prenant la main de sa fiancée, il s'étendit à ses côtés, voulant au moins que la mort les réunit, puisque la vie cruelle les avait séparés. Le navire s'enfonça, entraînant aux abîmes les deux héros. Mais depuis, dans la nuit sereine, lorsque l'aurore boréale déploie ses draperies mystérieuses, on peut voir deux ombres apparaître sur les flots. C'est l'ombre du jarl Hagbard qui revient lutter encore pour conquérir sa fiancée insaisissable.

Aux accents de la voix attendrie du skald, le cœur des rudes guerriers tressaillit sous la cotte de fer et leurs yeux qui avaient contemplé le carnage et la mort sans s'émouvoir, se mouillaient de larmes au souvenir des deux amants infortunés.

Mais déjà Harald préludait à une saga nouvelle. Il chantait les splendeurs de la Walhalla, le bonheur des héros et les combats sans nombre qu'ils se livrent sous les yeux d'Odin. Il chantait avec une telle force, que les yeux étincelaient, le sang montait aux joues et plus d'un viking étreignait fortement la poignée de son épée.

Il se tut, et tout demeura dans le silence. Les visions magiques passaient encore devant les yeux.

Mais quand on vit Eric détacher ses bracelets d'or ornés de pierreries et les jeter au skald, il y eut un grand tumulte de joie. Les cornes se remplirent d'hydromel et furent vidées en l'honneur d'Harald.

Alors Eric se leva.

L'assemblée se tut, respectueuse, attendant la parole du chef.

—Biorne, dit-il, tu connais comme moi les lois qui nous gouvernent. Elles disent: "Si un étranger se présente à ta porte, reçois-le comme un frère, donne-lui la meilleure place à ton foyer et le morceau choisi de ta venaison. Et quand ses membres seront réchauffés, quand sa faim sera apaisée, il ouvrira la bouche pour te raconter les choses qu'il a vues". Or, si tu n'es pas ici un étranger, tu es du moins le dernier venu, c'est pourquoi je t'ai donné la place d'honneur. Et maintenant, le moment est arrivé de nous faire le récit de tes aventures.

Alors Biorne raconta comment il courait les mers depuis trois ans, sur son navire, le Sneggar, tantôt pirate et tantôt marchand. Une aventure l'avait conduit en Islande et il avait résolu de pousser jusqu'au Groënland pour embrasser son vieux père une dernière fois.

—Par malheur, dans la hâte du départ, nous avons négligé d'offrir à Thor les trois corbeaux traditionnels et le cruel dieu des tempêtes ne tarda pas à nous le rappeler.



Broine raconte comment il connaît les mers depuis trois ans
sur son navire le Sneggar.

Bientôt, en effet, la tempête fondit sur nous, l'éclair déchira les nues, illuminant la mer en furie; les voiles repliées gémissaient, les cordages claquaient le long des mâts, le vent sifflait sur le pont où les matelots avaient peine à se tenir. Le Sneggar, secoué jusque dans sa quille, menaçait à tout instant de nous engloutir avec lui.

Puis le calme renaissait, plus effrayant encore que la tempête, car nous demeurions enveloppés d'une obscurité pleine d'embûches. Les heures passaient, les jours succédaient aux jours et les matelots découragés se demandaient si nous n'avions pas franchi les bornes du monde et si nous ne voguions pas sur la mer ténébreuse du chaos éternel.

Soudain, à l'issue d'un des derniers accès de la tempête, les brumes se déchirèrent et l'arc-en-ciel apparut sauveur au-dessus de nos têtes. A cette vue, les matelots s'agenouillèrent, car l'arc-en-ciel n'est-il pas l'image du pont de Bafrost par où les âmes montent de la terre à la Walhalla bienheureuse.

Or quand nos yeux se furent accoutumés à la lumière, nous aperçûmes, à l'horizon, la silhouette d'une terre inconnue. Le vent nous y portait et chacun se réjouissait à la pensée d'être enfin rendu au terme du voyage.

Mais bientôt les côtes se nuancèrent de teintes étranges; au lieu de montagnes aux blancs sommets, s'étendaient d'immenses plaines recouvertes de pierres plates. Non, ce n'était pas

là le Groënland que nous cherchions. Mes compagnons auraient voulu descendre quand, impatient du retour, je fis virer des trois quarts et pointer la proue du Sneggar vers l'étoile polaire. Une voix parlait en moi et me disait : "Hâte-toi, si tu veux revoir ton vieux père, car ses jours sont comptés. Hélas ! malgré ma hâte, je suis arrivé trop tard et je n'ai plus trouvé à Kéitilfbudir qu'une tombe fraîchement remuée. . . "

A ce moment, un siège, repoussé du pied, tomba sur le sol avec fracas. Leif était debout. Son visage respirait la colère.

—Biorne, s'écria-t-il, tu es ici sous le toit de mon père. Je connais les lois de l'hospitalité, mais je connais aussi les lois de la mer et je dis qu'en cette circonstance tu n'as pas montré le coeur d'un viking. Comment, tu as eu devant tes yeux une terre inexplorée, une contrée propice, peut-être, à de royales aventures et tu n'as pas même pris la peine d'y aborder ! Tu n'y es pas descendu pour y marquer, de nos runes sacrées, le souvenir de ton passage ! Ecoute Biorne, il est heureux pour toi que le vieux Kéitilf soit descendu dans la tombe, car, j'en suis sûr, il aurait rougi de toi !

Il y eut un grand silence.

Soudain on entendit le bruit d'une épée qui sortait du fourreau. Biorne s'avavançait sur Leif avec des yeux qui jetaient des flammes.

—Ecoute, Leif, s'écria-t-il d'une voix tonnante, trois hommes m'ont insulté depuis vingt ans et ils sont morts. . .

—En garde! Biorne, cria Leif, tirant lui aussi son épée.

Mais on s'était précipité sur les deux adversaires et on les empêchait de se rejoindre.

—Il va y avoir du sang, murmura le jarl Gunmar, à l'oreille de son voisin. Je connais Biorne, il est aussi brave que Leif est téméraire.

—Nos lois sont formelles, proféra Thorwald, nul combat ne doit avoir lieu dans la maison où s'est élevée la dispute.

Cependant Biorne avait abaissé son épée.

—Eric, dit-il, s'adressant au père de son adversaire, il ne sera pas dit que j'aurai déshonoré ton hospitalité en répandant le sang dans ta maison, mais ordonne à Leif de sortir afin que nous réglions notre dispute par les armes, car l'insulte qu'il a proférée demande du sang.

Leif affecta de rire à cette provocation.

Eric demeurait silencieux. Il fut jadis très susceptible sur le point d'honneur, mais les ans avaient calmé sa fougue guerrière. Il aimait son fils et une peine profonde se lisait sur ses traits.

Cependant Biorne insistait.

—Logmadr, reprit-il, logmadr, à toi, je demande le combat contre cet homme; c'est ton fils, je le sais, mais c'est mon insulteur.

Alors Leif ne rit plus; peut-être s'était-il laissé emporter trop facilement. Mais le sort en était jeté et ce n'est pas lui, Leif, qui refuserait de se battre.

—Donne le combat, mon père, dit-il, je ne serai pas long à faire taire cet oiseau criard.

—J'accorde le combat, dit Eric qui semblait soucieux, et je nomme Ingmar pour le présider.

Tous les convives poussèrent des cris de joie, car il n'y a rien de meilleur aux yeux d'un Northman, qu'un beau combat après un bon repas.

—Allons, Ingmar, disait Biorne impatient, désigne-nous le lieu et finissons-en.

—Venez tous, dit Ingmar.

La foule tumultueuse sortit de la maison et descendit jusqu'à la mer.

—Voyez, là-bas, dit-il, ce holm, cet îlot de sable; c'est le champ que je vous assigne. Dans une heure la marée le recouvrira et la mer emportera le corps du vaincu pour l'offrir, comme trophée, aux Walkyries.

Toute l'assistance cria :

—Hourra ! Mais Ingmar imposa le silence.

—Ecoute, Biorne, dit-il, je n'ai pas encore donné le signal. C'est toi qui as demandé le combat, tu peux laisser tomber la querelle et vivre en paix.

—Assez de paroles, répondit celui-ci, venons-en aux mains car la poignée de mon épée me brûle.

Et sans plus, il fit ses préparatifs de combat. Il endossa sur sa tunique, une fine cotte de mailles, plaça son heaume à nasal sur la tête et, tenant son épée comme une canne, il entra dans la mer pour gagner l'îlot.

Leif l'y suivit aussitôt.

Les deux adversaires plantèrent leur épée dans le sable, à côté d'eux, en attendant le signal.

Alors Ingmar éleva la voix.

—Logmadr et jarls qui m'écoutez, dit-il, vous êtes témoins que ces deux hommes se sont provoqués en un combat singulier. Thor va juger entre eux et les dépouilles du mort appartiendront au vainqueur.

Alors les épées commencèrent à jeter des éclairs. Les deux adversaires étaient d'une égale témérité. Les coups qu'ils se portaient résonnaient sur l'acier des casques. Le combat dura longtemps. Déjà la mer commençait à monter.

Soudain Leif profitant d'une feinte, s'élança sur son adversaire et lui porta un coup destiné à lui briser le crâne. Mais Biorne, aussi agile, para de son épée. A son tour il fondit sur Leif; le coup qu'il lui porta fut si terrible qu'il retentit sur le casque du guerrier comme un son de cloche, mais le glaive de Biorne gisait à terre brisé en deux.

Biorne était vaincu !

Alors ramassant les tronçons, il les jeta au loin dans la mer. Puis, croisant les bras sur sa poitrine, il dit :

—Frappe, Leif, frappe. Thor qui m'accable a désarmé mon bras. Que m'importe la vie, maintenant, frappe; mes dépouilles t'appartiendront, tu seras maître à bord du Sneggar;



— Donne-moi une barque pour remonter cette rivière dont
je vois l'embouchure.

tu partiras pour la terre que j'ai aperçue, tu y débarqueras, mais si Odin écoute ma dernière imprécation, tu y périras inconnu, de faim et de misère et ton cadavre y pourrira éternellement malheureux parce qu'il n'aura pas de sépulture.¹³

Leif a bondi sous l'injure. Un flot de sang lui monte au visage. Il marche l'épée haute, proférant des menaces.

A cet instant un cri retentit. Une femme traverse les rangs de la foule, elle entre dans la mer, elle atteint l'îlot. La voici entre les deux adversaires. C'est la belle Gudrid au coeur compatissant.

—Leif, crie-t-elle, veux-tu à jamais déshonorer ton nom et le nom de ton père. Oseras-tu frapper un ennemi désarmé ?

Leif se calme soudain, il comprend la faute qu'il allait commettre ; prenant son épée, il la brise en deux sur son genoux et l'envoie rejoindre, dans les eaux, celle de son adversaire.

—Biorne, dit-il alors, en tendant les mains, je suis comme toi désarmé, soyons amis. De par le sort des armes, ton vaisseau m'appartient, mais tu y seras toujours le premier après moi. Partons ensemble, retournons vers la terre que tu as vue. Nous l'explorerons, nous en découvrirons d'autres peut-être et j'en fais ici le serment, aussi longtemps que le vent favorable

13. D'après les croyances des Northmans, ceux qui mouraient sans avoir la sépulture erraient éternellement, ne pouvant trouver le repos.

soufflera dans nos voiles, j'irai vers le sud, sans jamais regarder derrière moi.

Un mois après, le Sneggar quittait Brattalid, emportant Biorne et Leif vers de nouvelles aventures.

Ils retrouvèrent la terre entrevue; ils y descendirent. Elle était couverte de roches, aride et inhospitalière. Leif la nomma Helluland (terre d'ardoise).¹⁴ Et comme une brise légère gonflait les voiles, ils la quittèrent sans regret pour se livrer de nouveau à l'inconnu.

Et voilà que bientôt une terre nouvelle émergea du sein des flots. Elle n'avait pas l'aspect désolé de la première. Une nature riante se montrait partout; des forêts au magnifique feuillage s'avancaient jusqu'au bord du rivage, des rivières murmurantes portaient leurs eaux à la mer.

— Quel beau pays, dit Leif, il ferait bon vivre dans ces parages !

Et il nomma le pays *Markland*, c'est-à-dire *Sylvanie*.¹⁵

— Arrêtons-nous ici, proposa Biorne, nous y fonderons un royaume semblable à celui des Francs, car ce rivage me rappelle le pays de Roudou.

— Non, je ne puis, dit Leif; ne sais-tu pas que j'ai juré de voguer vers le sud tant que le vent me sera favorable.

14. C'était la côte du Labrador.

15. Ce pays fut plus tard appelé l'Acadie; c'est aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse.

Biorne demeura longtemps silencieux, contemplant ces parages mystérieux. Enfin il se tourna vers son compagnon.

—Leif, lui dit-il, le Sneggar t'appartient, mon père dort sous la terre du Groënland. Je n'ai plus rien au monde. Donne-moi une barque pour remonter cette rivière dont on voit l'embouchure là-bas, car j'ai décidé de finir mes jours ici.

Leif se rendit avec peine à cette demande; il lui en coûtait de se séparer de son ami.

La barque fut descendue. Biorne y prit place, saisit les avirons et bientôt disparut dans l'épaisseur de la forêt. On n'entendit plus jamais parler de lui.

Quant à Leif, esclave de son serment, il se confia de nouveau à la brise. Quelques jours après, il abordait au Vinland.¹⁶

Ceci se passait en l'an 1001. Six siècles plus tard, d'autres marins, venus de France, l'antique pays des Franks, débarquaient sur le même rivage. Ils y trouvèrent une peuplade avec laquelle ils firent alliance. Elle avait pour chef un sagamo nommé Membertou qui disait descendre d'un homme blanc venu du nord.

Les Français colonisèrent le pays et le nommèrent Acadie. C'est là que vécut Evangéline la soeur, par le coeur, de la belle Gudrid.

16. Le Vinland est cette partie des Etats-Unis connue aujourd'hui sous le nom de Nouvelle-Angleterre.

Sur le grand fleuve de Silenne

Quand la flotille eut doublé la pointe extrême de l'île d'Anticosti, une nouvelle mer s'offrit aux yeux des matelots.

Terr i ben! s'écria l'un de ceux qui étaient du voyage de l'année précédente, ce ne sont pas là les rives ni les montagnes du pays de Hon-guédo.

Aimé de sa lunette, Jacques Cartier interrogeait l'horizon. Taïnoagny passait en ce moment sur la dunette, respirant avec délices les brises familières de son pays natal. Certes, il avait aimé son séjour en France, où tant de choses magnifiques s'étaient offertes à ses regards, mais, de se revoir dans son pays, parmi les montagnes de son enfance, il éprouvait comme une volupté qui lui étreignait le coeur.

—Taïnoagny, lui demanda le capitaine, quelle est cette mer nouvelle qui s'étend devant nous ?

—Ce que tu vois n'est pas une mer nouvelle, répondit l'Indien, c'est l'embouchure du grand fleuve de *Silenne*.¹ Il va en se rétrécissant jus-

1. Ce nom se trouve dans le manuscrit de Jacques Cartier. Les Indiens l'appelaient encore Ladauhana. Les Français le nommèrent d'abord "la Grande Rivière du Canada". Le nom de fleuve Saint-Laurent ne vint que beaucoup plus tard. Charlevoix en explique ainsi la provenance. Jacques Cartier, dit-il, étant arrivé, le 10 août, fête de saint Laurent, dans une baie de la côte Nord (elle porte

qu'à Canada.² Là, il cesse d'être salé, mais il continue toujours; ses eaux traversent une mer ténébreuses aux eaux douces et seuls les Manitous connaissent le lieu de son commencement.

A ces paroles, les yeux du capitaine malouin s'enflammèrent. Ne serait-ce pas le chemin tant cherché vers le pays de Cathay, vers les cités mystérieuses de la Chine et de l'Inde d'où venaient les marchandises précieuses: pierres rares, épices au goût délicieux qu'on achetait à prix d'or sur les comptoirs de Gênes et de Venise? Quelle gloire pour lui, quel honneur pour la France, s'il découvrait au monde la route commerciale tant rêvée !

Un commandement retentit au porte-voix et presque aussitôt, à la flèche du grand mât de chacun des navires, se déploya, dans toute sa majesté, l'oriflamme royale: bleue à la croix blanche, semée de fleurs de lis d'or, chargée des armes de France, entourées des colliers des ordres Saint-Michel et du Saint-Esprit. Dix coups de canon les saluèrent, répercutés par les échos des forêts prochaines.

Alors, la Grande Hermine en tête, la flottille s'engagea sur les eaux du grand fleuve. Une brise fraîche la poussait allègrement. L'aspect

aujourd'hui le nom de baie de la Trinité), lui donna le nom du saint dont on célébrait la fête. Peu à peu le nom s'étendit à tout le golfe et enfin au fleuve qui s'y jette.

2. A l'époque de Jacques Cartier, le pays se divisait en plusieurs régions ou royaumes: le royaume de Honguêdo (Gaspésie), le royaume de Saguenay, le royaume de Canada, capitale Stadaconé (Québec) et le royaume d'Hochelaga.

des rives demeurait sombre et morne ; hautes, à pic, couvertes de sapins noirs, on aurait dit les murailles gigantesques d'un empire mystérieux.

—Mein Gieu! remarqua Charles Guillay, secrétaire de Cartier, je me demande où nous conduira l'audace de notre capitaine.

—Et qu'importe, rétorqua Jehan Dabin, charpentier à bord de la Grande Hermine, nous avons encore en soute, quinze barriques de *gwin arden*.³ et quarante-cinq de cidre. . . tant qu'il en restera une goutte je ne demanderai pas à rebrousser chemin, non da !

—Sans doute, fit François Guitault, l'apothicaire, d'autant plus que j'ai encore dans mes bocalx de quoi guérir l'humanité tout entière. Tout de même, je ne serais pas fâché de connaître un peu plus le chemin que nous suivons et de savoir sur quels bords Messire le Vent nous pousse !

—Alors demande-le à l'Indien Damagaya, fit en riant Sanson Ripault, le barbier du bord, qui était aussi chirurgien à ses heures, selon la coutume de l'époque.

Mais Domagaya n'entendit pas la remarque, la côte du sud venait d'apparaître à l'horizon et le Gaspésien était perdu dans la contemplation des montagnes du Honguéo qui défilaient tour à tour sous ses yeux. Tiré enfin de sa rêverie, par les appels des marins, il répondit ces simples mots :

3. Eau-de-vie.

—La France est belle, mais Honguêdo est le pays où Domagaya est né ! . . .

Cartier debout, à la proue de son navire, insensible au vent, semblait vouloir percer l'espace de son regard et lui arracher son secret. Bientôt apparut sur le pont, Dom Guillaume Le Breton, aumônier sur la Grande Hermine. Le prêtre et le marin s'entretenaient longuement. Peu à peu la nuit tomba. La prière fut récitée. Le calme se fit sur les trois navires, le sommeil étendit son silence et seule, au grand mât de la Grande Hermine, la vigie signalait la route au timonier.

Deux jours après, le premier septembre, la flottille arrivait à l'embouchure d'une rivière aux eaux profondes. D'immenses murailles de granit coupés à pic, en formaient les deux rives.

—Terr i ben ! s'écria, Jehan Aismery, regardez-moi cette entaille, ne dirait-on pas un fleuve surgit tout droit du fin fond de l'enfer ?

—C'est ici le *fleuve de la mort*, leur apprit Taignoagny.

—Vrai, il n'a pas volé ce nom, remarqua l'apothicaire, rien qu'à regarder ces montagnes de pierre noire, j'en ai la chair de poule.

—Et dire que les arbres ont le courage de pousser là-dessus, remarqua le timonier ; de quoi vivent-ils, mein Gieu ! . . .

En effet, de grands et beaux arbres, ayant plus de cent pieds de haut, "croissaient sur la dicte pierre nue comme sur bonne terre, dont l'un que

nous vîmes aussi grand, droit et vert que possible, lequel était sur un roc sans y avoir aucune saveur de terre".⁴

—C'est ici l'entrée du royaume de *Saguenay*, dit Taïgnoagny à Cartier, et prenant la chaîne en cuivre qui retenait le sifflet du capitaine, il ajouta : c'est de là que vient un métal semblable à celui-là. Or la chaîne brillait comme de l'or.

Parmi cette nature solennelle, s'ouvrait un petit port : Tadoussac. Il y avait là un village indien dont les habitants s'occupaient surtout de la pêche aux loups marins.

L'arrivée des Français ne les étonna aucunement. Ils étaient accoutumés à voir les hardis pêcheurs basques revenir chaque année pour la pêche à la baleine. Non loin de là, sur une île solitaire, appelée depuis, *Ile-aux-Basques*, Jacques Cartier put apercevoir lui-même les fours bâtis par ses compatriotes des Pyrénées pour y traiter l'huile des baleines qu'ils avaient capturées.

Ce fut une petite déception d'amour-propre pour le capitaine explorateur, de constater qu'il n'était pas le premier à voguer dans ces parages. Ainsi les hardis pêcheurs basques l'avaient précédé sur ces rives ; ils connaissaient depuis longtemps l'entrée de la Rivière du Canada, mais pour en conserver le monopole, ils gardaient jalousement le secret de la route. Mais lui-même, lors de son premier voyage à la Terre des Morues, alors qu'il était simple petit mousse,

4. Relation de Jacques Cartier.

n'avait-il pas fait le serment sur les saints Évangiles, de ne "révéler, à oncque qui fût", le secret de la route qu'il allait suivre ?"

Les Français ne demeurèrent à Tadoussac que le temps nécessaire pour faire de l'eau et du bois; le capitaine avait hâte de continuer son voyage et d'arriver enfin à ce royaume de Canada dont lui parlait sans cesse ses guides indiens.

L'aspect des rives s'humanisaient peu à peu, des îles verdoyantes se montraient ça et là. Parmi elles, Jacques Cartier en distingua une plus étendue que les autres et qui semblait à peine émerger des flots. Elle était toute parsemée de coudriers⁵. Cartier la nomma donc *Ile-aux-Coudres*, et comme on était au sept septembre, veille de la Nativité de Marie, il résolut d'y descendre avec tous ses équipages pour qu'on pût célébrer, à terre, une messe solennelle en l'honneur de la Mère de Dieu.

Le voyage reprit ensuite et quelques heures après, une île aux proportions beaucoup plus vastes apparut aux regards des explorateurs. Une chaîne de collines la traversait dans toute sa longueur, mais les rives venaient mourir en pente douce sur le rivage, toutes couvertes de vignes chargées de raisin, ce pourquoi Cartier lui donna d'abord le nom d'*Ile de Bacchus* ⁶

5. Noisetiers.

171

6. *Bacchus*, était, chez les Grecs, le dieu du vin. Lors de son troisième voyage, Cartier changea ce nom pour celui d'*île d'Orléans*, en l'honneur du duc d'Orléans, deuxième fils du roi de France, son protecteur. Les Indiens l'appelaient île *Minigo*, c'est-à-dire des Sorciers.

Et voilà que soudain, comme la Grande Hermine dépassait la pointe orientale de l'île, la rade entière de *Stadaconé* apparut aux regards des Français émerveillés. Un cri d'admiration s'échappa de toutes les poitrines et le capitaine, ôtant sa coiffure, salua le site où devait s'élever un jour, Québec, la capitale de la race française en Amérique.

Au défilé sévère des rochers coiffés de pins sombres, succédait un panorama aussi varié que pittoresque sans cesser d'être grandiose. Le soleil couchant dorait la cîme des montagnes et changeait en une immense coulée d'or étincelant les eaux de la chute qui devait, plus tard, s'appeler Montmorency.

Grand fut l'étonnement des Indiens de *Stadaconé* à l'aspect de ces maisons flottantes qui s'avançaient vers eux et auprès desquelles leurs canots d'écorce n'étaient que de fragiles coquilles de noix. Epouvantés, ils prirent la fuite dans la forêt.

Cependant les deux Gaspésiens s'employaient de leur mieux à les rassurer; ils allaient et venaient sur le pont de la Grande Hermine, les appelant dans leur langue et leur criant de ne point craindre.

A la vue de ces deux hommes de leur race, quelques fuyards s'arrêtèrent; la conversation s'engagea; des groupes timides se formèrent, grossirent peu à peu, et bientôt, la confiance la plus entière succédant à la crainte, ils s'approchèrent en foule et commencèrent à montrer une

joie débordante. Ils dansaient, gesticulaient, poussant des cris perçants, cris de salutation et de bienvenue. Les plus hardis se jettent dans leurs canots et rament jusqu'aux navires, apportant des anguilles, "du gros mil (maïs) qui est le pain duquel ils se nourrissent en la dite terre et de gros melons (citrouilles iroquoises) récoltés dans leurs champs".⁷

En retour, Cartier les festoya de son mieux et leur fit de petits présents: colliers de verroteries et couteaux, dont ils furent fort satisfaits.

Le lendemain, apparurent douze canots chargés de sauvages. Dans l'un se tenait Donaconna, agouhana ou seigneur du pays; il monta à bord avec seize des siens. Les deux Gaspésiens servirent d'interprètes. Le chef indien eut d'abord avec eux un long entretien. Ceux-ci lui racontèrent le voyage qu'ils avaient fait en France, les merveilles qu'ils avaient vues et le bon traitement qu'ils avaient reçu. "Alors l'agouhana commença à faire un long preschement à leur mode, en démenant son corps de merveilleuse façon, ce qui est chez eux, une cérémonie de joie et d'assurance." Puis il prit le bras droit de Cartier et le "baisa dévotement par signe de reconnaissance et de respect".⁸

Jacques Cartier descendit à son tour dans le le canot de l'agouhana où il fit apporter une col-

7. Relation de Cartier.

8. Relation de Cartier.

lation de pain et de vin, "de quoi furent fort contents et trouvèrent fort de leur goût".⁸

Avant de se retirer, le chef manifesta le désir d'entendre "la grosse voix de l'artillerie" dont les deux Gaspésiens lui avaient parlé comme d'une chose extraordinaire. Cartier fit alors tirer une dizaine de coups de canon, "de quoi furent tous si fort étonnés qu'ils pensèrent que le ciel fût chu sur eux et se prirent à hurler et hucher si très fort, qu'il semblait qu'enfer y fût vuïdé".⁸

Encore tout temblant, Donaconna regagna Stadaconé, sa capitale, sise sur la pointe d'un rocher en forme d'aile d'oiseau. Cartier ne tarda pas à l'y visiter. La terre aux alentours, remarque-t-il, est "aussi bonne terre que soit possible de voir, bien fructifirante, pleine de moult beaux arbres de la nature et sorte de France comme chênes, ormes, noyers, cèdres, vignes, aubépines, sous lesquels croissent, sans semence ni culture, d'aussi bon chanvre que celui de France".⁹

La saison était déjà fort avancée. Ce que voyant, Cartier prit l'audacieuse résolution de passer l'hiver dans ce pays inconnu. Il voulait achever de relever le cours de la grande rivière dans laquelle jamais marinier n'était allé aussi loin avant lui. Il se mit donc en quête d'un havre sûr pour hiverner ses navires. Il choisit pour cela, l'embouchure d'une rivière, près du village de Stadaconé. La rivière fut appelée

8.-9. Relation de Cartier.

Sainte-Croix, en l'honneur de la fête du jour, l'Exaltation de la sainte croix.¹⁰

Le site était bien choisi pour un hivernage; quant aux naturels, dès que les navires furent à l'ancre, plus de cinq cents vinrent les visiter, offrant des vivres et du poisson, en échange desquels il leur fut fait de petits présents.

L'Emérillon jeta l'ancre non loin de là, mais en plein fleuve, pour le voyage projeté à Hochelaga.

10. Les Jésuites lui donnèrent plus tard le nom de St-Charles, en mémoire de Charles des Boues, grand vicaire de Pontoise, leur protecteur et le fondateur de leur couvent au Canada. Les Indiens l'appelaient *Cabir-Coubat*, en raison de ses nombreux méandres.



Les colons de l'Île de Sable

Pendant que protestants et catholiques se faisaient une guerre acharnée en France, il ne pouvait être question de nouvelles expéditions aux Terres Neuves d'Amérique. Seuls les pêcheurs malouins, basques et normands continuaient à venir pêcher la morue ou poursuivre les baleines dans le golfe Saint-Laurent.

Deux malouins, Jacques Noël et Etienne de la Jannaye, neveux et héritiers de Jacques Cartier, étaient parmi les plus ardents. Jacques Noël remonta même le Saint-Laurent jusqu'à Stadaconé et atteignit Hochelaga. Sa parenté avec Jacques Cartier lui assurait partout le meilleur accueil parmi les Indiens. Délaissant la pêche, il s'attacha surtout au commerce des fourrures et rêvait de continuer l'oeuvre de son oncle en fondant des établissements durables, le long du Saint-Laurent. Dans ce but, il avait dressé une carte détaillée de tout le fleuve et l'avait remise à ses deux fils, Michel et Jean qui devaient continuer les expéditions, tandis que, de Saint-Malo, il dirigerait les entreprises, écoulait les pelleteries et achèterait la pacotille nécessaire aux échanges.

Mais son succès même excita la jalousie de ses compatriotes; plusieurs de ses navires furent pillés et brûlés par d'autres traitants.

Afin de ne plus être exposés à ces attaques, Jacques Noël et son cousin de la Jannaye sollicitèrent du roi de France, Henri III, le renouvellement du privilège de commerce accordé, par François 1er, à leur oncle Jacques Cartier; ils demandaient en outre le droit d'exploiter les mines qu'ils avaient découvertes. En considération des services que le grand navigateur avait rendus à la France, le roi émit des lettres patentes leur accordant le monopole de la traite des fourrures et de l'exploitation des mines pour une durée de douze ans. Ces lettres permettaient aux deux associés de fréter des navires, de choisir des matelots tant pour le commerce qui leur était accordé que pour se défendre de ceux qui voudraient les attaquer.

A cette nouvelle, la jalousie reprit de plus belle; les marchands de Saint-Malo firent tant qu'ils réussirent à faire révoquer, par le Parlement de Paris, le privilège accordé aux deux cousins. Ceux-ci qui avaient fait d'énormes préparatifs pour lancer leur entreprise furent presque ruinés.

Enfin la guerre civile cessa et Henri IV s'étant converti au catholicisme fut reconnu roi par toute la France. Quelques provinces seulement, comme la Bretagne, refusaient encore de reconnaître l'autorité du nouveau roi.

Henri IV, ruiné par la guerre qu'il avait dû soutenir, n'avait pas d'argent pour continuer les expéditions lointaines, mais il se montrait disposé à favoriser ceux qui voudraient les entreprendre à leurs risques et périls.

Ce fut alors qu'un gentilhomme breton, le marquis de La Roche¹, obtint le titre de *"Lieutenant général et vice-roi des Terres-Neuves et pays occupés par les gens barbares qu'il prendra et conquerra au pays de Canada, Hochelaga, Labrador, etc."*

Il était autorisé à prendre, en France, *"les navires, gens de mer et hommes de guerre dont il aurait besoin, à bâtir des villes dans les limites de sa vice-royauté, à y promulguer des lois et à les faire exécuter, à concéder des fiefs et seigneuries, etc....."* enfin à régler le commerce qui lui était laissé sans contrôle.

Le nouveau vice-roi partit au printemps de 1598 avec deux navires : "La Catherine" et "La Françoise"², sous le commandement général d'un pilote normand du nom de Chefdhostel³ qui avait déjà fait plusieurs fois le voyage aux Terres Neuves. La Roche avait d'abord cherché à recruter des colons mais comme il n'avait pu y réussir, en ce moment où la société se remet-

1. Troilus du Mesgouez, marquis de La Roche, était gouverneur de Morlais (Bretagne).

2. Les lettres patentes d'Henri IV ne faisaient que confirmer d'autres lettres obtenues de François II et de la reine-mère Catherine de Médicis. C'est en leur honneur que les deux navires de l'expédition avaient été ainsi nommés.

3. On écrit communément Chédotel.

tait à peine des commotions de la guerre civile, le roi lui permit de prendre une soixantaine d'hommes tirés des prisons de France⁴.

Le voyage fut d'abord heureux et rapide. Mais, arrivé dans le golfe Saint-Laurent, un matelot révéla au marquis de La Roche qu'un groupe de prisonniers avaient formé le projet de s'emparer du navire "La Françoise", après en avoir massacré l'équipage, et de s'en servir pour exercer la piraterie sur les côtes de l'Amérique.

Afin de couper court à tout essai de révolte, le marquis de La Roche décida aussitôt de déposer tous les prisonniers à l'île de Sable et de les y laisser jusqu'à ce qu'il aurait découvert un lieu favorable à leur établissement définitif. Il leur laissait, en même temps, des vivres et des munitions qui leur permettraient d'attendre son retour.

L'île de Sable, courbée en forme de croissant, étroite, aride, d'un aspect sauvage, ne porte ni arbres, ni fruits. Il n'y pousse qu'un peu d'herbe et de mousse autour d'un lac d'eau douce placé au centre.

Après avoir jeté ses hommes sur cette terre désolée mais sûre, La Roche fit voile vers l'Acadie avec le reste de son équipage.

4. La même autorisation avait été accordée à Roberval et cette fois encore, l'essai se montra malheureux. Ce fut la dernière fois que telle autorisation était accordée. Lorsque la colonisation sera commencée en Acadie ou en Nouvelle-France, ce sera au moyen de colons choisis avec soin, ce qui fait que les Canadiens, loin d'avoir à rougir de leurs ancêtres, peuvent, au contraire, se glorifier, de descendre des meilleures familles de France.



Le pilote Chef d'hostel retrouve les colons de l'île de Sable

Ayant enfin trouvé le lieu favorable qu'il cherchait, le vice-roi revint à l'île de Sable pour y reprendre ses colons et les installer sur les terres qu'ils voulait leur concéder. Il était déjà en vue de l'île, lorsqu'une violente tempête le saisit et, en moins de onze jours, le jeta désarmé sur les côtes de Bretagne.

Là, un nouveau malheur l'attendait, le duc de Mercoeur, son ennemi personnel, le fit saisir et, pour le punir de sa soumission à Henri IV, le fit enfermer au château de Nantes. Il y demeura cinq ans prisonnier.⁵

Délivré enfin par la soumission de la Bretagne, La Roche courut à la cour pour intéresser le roi au sort de ses malheureux compagnons.

Henri IV ordonna au pilote Chefdhostel qui était sur le point de partir pour la pêche aux bancs de Terre-Neuve, de se rendre sans délai à l'île de Sable et d'en ramener les hommes qu'il y trouverait.

Dès qu'ils avaient été livrés à eux-mêmes, les colons de l'île de Sable avaient donné libre cours à la fougue de leurs passions et avaient refusé de reconnaître l'autorité de ceux que le marquis de La Roche avait établis pour les gouverner. Des rixes s'élevèrent et ils furent bientôt en proie à des luttes intestines.

Ayant à pourvoir à leur subsistance, mais attendant de jour en jour le navire qui devait les

5. On se souvient que le marquis de La Roche avait été gouverneur de Morlais, en Bretagne. Le duc de Mercoeur était gouverneur général de la Bretagne.

transporter au lieu définitif de leur établissement, ils consommèrent sans ménagement les provisions. Lorsqu'elles commencèrent à diminuer, de nouvelles querelles et de nouveaux combats s'élevèrent pour la possession de ce qui en restait; plusieurs trouvèrent la mort dans ces luttes fratricides.

A la longue cependant, la misère finit par dompter ces caractères intraitables et les survivants résolurent de s'entr'aider pour soutenir leur existence.

Pour s'abriter contre les intempéries de l'air, les uns creusèrent des trous dans le sable et se firent de véritables terriers; d'autres se construisirent des huttes avec les débris d'un navire échoué sur la plage.

D'abord ils avaient vécu du bétail débarqué par le baron de Léry, quatre-vingts ans auparavant et qui s'était multiplié. Les coquillages trouvés sur la côte, les poissons fournirent ensuite un aliment bien précaire.

Les années s'écoulèrent faisant disparaître tout espoir de délivrance. Ces malheureux en vinrent à vivre comme les sauvages. Leurs vêtements étant tombés en lambeaux, ils en firent d'autres avec les peaux de loups marins qu'ils surprenaient et tuaient sur le rivage.

Leurs cheveux et leur barbe tombaient incultes sur leur poitrine et sur leurs épaules; les intempéries avaient brûlé et bruni leur peau; ainsi accoutrés, ils étaient hideux; descendus au derniers degré de la bestialité, ils vivaient au jour

le jour, succombant les uns après les autres au froid, à la faim et aux maladies qu'engendrent toujours la misère et le défaut de soins.

Lorsque le pilote Chefdhostel arriva en vue de l'île, ils n'étaient que douze, plus semblables à des spectres qu'à des êtres humains.

De retour en France, ils furent présentés au roi dans l'état où ils avaient été trouvés, avec leurs peaux d'animaux marins et leur longue barbe. Le roi fut ému de pitié. Par son ordre, ils reçurent chacun quarante écus, avec la promesse qu'on ne les inquiéterait pas pour les crimes qui avaient causé leur emprisonnement.

Pendant leur long séjour à l'île de Sable, ils avaient amassé des peaux de loups marins et de renards noirs que le pilote Chefdhostel, homme fort avare, s'était fait remettre avant de consentir à les embarquer. Sur leurs réclamations, un arrangement fut conclu entre eux et le pilote qui dut leur restituer au moins la moitié de leur bien, le reste lui étant alloué pour frais de voyage.

Le marquis de La Roche avait engagé toute sa fortune dans cette expédition; ruiné par son insuccès et sans espérance de pouvoir reprendre ses projets, il mourut en 1606. On lui a reproché de n'avoir pas préparé son expédition avec assez de soin, mais il faut se rappeler que la crise religieuse que traversait la France n'était guère favorable à l'expansion coloniale. Néanmoins, comme victime de ses efforts pour la colonisation, l'infortuné vice-roi a laissé un nom qui sera toujours respecté en Amérique.

Le pêcheur de Beaupré

C'était aux premiers temps du Canada. Champ plain venait de mourir à Québec, mais son oeuvre, vigoureusement soutenue par son successeur, le chevalier de Montmagny, continuait à fleurir sur le sol de la Nouvelle-France. Chaque jour la forêt reculait un peu plus sous la hache du défricheur. La côte de Beauport, en particulier, domaine de Robert Giffard, commençait à prendre cette teinte verdoyante coupée de brun doré des sols depuis longtemps cultivés. Sur ce magnifique tableau, la chute Montmorency étalait le blanc cotonneux de ses eaux bondissantes. Un peu plus loin, le flanc des Laurentides se parait d'un verdoyant tapis si doux à l'oeil qu'on avait surnommé Beaupré cette partie de la côte. Des fermes nouvelles, des labours, des blés, des bêtes à cornes, des plantations de pommiers, surgissaient : la colonie défrichait à grand train.

Tous les Canadiens cependant, ne demandaient pas à la terre les moyens d'assurer leur existence. Plusieurs, préférant à la culture, la vie insouciant des coureurs de bois, s'enfonçaient dans les forêts, à la suite des tribus in-

diennes avec lesquelles ils pratiquaient la traite des fourrures.

D'autres, des Bretons surtout, ayant été pêcheurs dans leur pays d'origine, ne gardaient sur la terre qu'une petite maisonnette sur le bord du fleuve et pour le reste, sillonnaient les eaux, à la recherche du poisson qu'ils allaient vendre sur le marché de Québec.

Les missionnaires, de leur côté, menaient une vie débordante d'activité. Ayant appris la langue des Sauvages, ils les suivaient dans leurs courses, profitant des moindres haltes, pour leur prêcher l'Évangile. Entre deux campagnes, épuisés, ils allaient prendre quelques jours de repos, dans leur résidence de la rivière Saint-Charles, auprès de leur Supérieur, le père Lejeune, que ses fonctions retenaient à Québec, et qui, ne pouvant prêcher aux Sauvages dont il ne put jamais réussir à parler la langue, se consolait en prodiguant les soins de son ministère aux colons de Québec, les visitant assidûment depuis Sillery jusqu'à Saint-Joachim et le Cap Tourmente.

Un jour qu'il se trouvait sur la côte de Beau-pré, se rendant au Petit Cap, il arriva près de la cabane d'un pêcheur qu'il connaissait bien pour l'avoir visité plusieurs fois. Or il le trouva, ce jour-là, de fort méchante humeur. Sans doute la pêche avait-elle été mauvaise, car notre pêcheur, assis sur un coin de sa barque, ne cessait de maugréer tout en raccommodant ses filets.

—Qu'y a-t-il donc, mon brave ? demanda l'homme de Dieu. Serais-tu en peine de quelque chose ? Je sais que ce n'est ni la faim ni la soif qui te tourmentent. Tu possèdes une maisonnette qui, sans être comparable au Château de Monseigneur le Gouverneur, n'en est pas moins tout à fait confortable. Le fleuve te nourrit avec abondance, le surplus de ta pêche te permet d'acheter le nécessaire et même un peu de superflu. Tu as une compagne affectueuse et devouée et le Ciel t'a conservé ta vieille mère. D'où vient donc que tu fais un si triste visage ?

—Et comment ne serais-je pas mécontent de mon sort ? repartit le pêcheur. Sans doute, j'ai de quoi vivre, mais misérablement ; avec cela, un métier de chien : qu'il pleuve ou qu'il vente, la nuit comme le jour, souvent dans l'eau jusqu'aux genoux, il me faut courir après le poisson. Ah ! maudit soit le jour où nos premiers parents, par leur désobéissance, ont causé nos misères !! Par sainte Anne d'Auray, ma patronne, je jure que si j'avais été à leur place, je n'aurais pas précipité mes descendants dans une telle suite de malheurs. Eve aurait pu me tenter tant qu'elle aurait voulu, j'aurais fait la sourde oreille.

Pendant cette conversation, la femme du pêcheur s'était approchée. Entendant les dernières paroles de son mari, elle ajouta :

—Tu n'aurais pas eu cette peine, car je ne t'aurais jamais fait une semblable proposition. J'aurais su résister moi-même à toutes les ten-

tations, se fussent-elles présentées avec les meilleures paroles. Oui, ce n'est que trop vrai, Adam et Eve ont causé le malheur de toute l'humanité.

— Vous parlez tous deux comme des insensés, repartit la vieille mère qui, elle aussi, était sortie de la maison pour saluer le missionnaire. Je suis sûre que vous n'auriez pas mieux agi. Car, sachez-le, l'homme est faible, il trouve un attrait dans le mal, si bien qu'il n'en est pas un seul sur la terre qui fasse toujours ce qui est bien et ne pêche jamais. Il ne nous convient donc pas de critiquer les mauvaises actions des autres, alors que nous eussions été capable de les commettre également, si nous avions été à leur place.

Le missionnaire, qui avait écouté en silence ce dialogue, dit à la vieille mère.

— On voit bien que, durant votre longue vie, vous avez acquis une grande expérience des choses humaines. Quant à vous, continua-t-il, s'adressant au pêcheur et à sa femme, vous avez bien tort de juger aussi sévèrement la faiblesse de nos premiers parents. Auriez-vous agi plus sagement qu'eux, j'en doute. Je continue mon chemin, mais puisque vous avez invoqué tout à l'heure la bonne sainte Anne d'Auray, je vais la prier d'obtenir de Dieu que vous soyez soumis à une semblable épreuve. Puissez-vous en triompher ou, du moins, y acquérir plus de sagesse dans vos jugements.

Le lendemain, le pêcheur retourna à sa barque, comme de coutume. Mais au moment de la pousser à l'eau, il remarqua, à moitié enseveli dans le sable du rivage, un coffret de fer tout rongé par la rouille. Il avait venté fort, la nuit précédente; sans doute les vagues l'avaient poussé sur le rivage. Où, peut-être, dormait-il là depuis longtemps, attendant que les vagues, qui l'avaient couvert, vinssent le ramener à la lumière! Quel navire l'avait porté dans ces parages? Quelque corsaire égaré, sans doute, ayant fait escale dans ces lieux l'avait oublié dans le branle-bas du départ.

Intrigué, le pêcheur se baissa pour examiner sa trouvaille de plus près. Soudain, il remarqua une inscription sur le couvercle; un frisson lui courut sous la peau à l'idée que ce pouvait être le nom du propriétaire et qu'il serait obligé de le remettre. Mais non, il s'agissait d'une simple sentence qui se lisait ainsi: "Celui qui m'ouvrira deviendra riche!"

Alors, il appela les deux femmes et leur montra sa découverte.

—Voilà l'effet des prières du bon Père Missionnaire, s'écria la vieille mère. Le Ciel nous envoie la richesse pour nous éprouver et savoir si nous saurons en faire bon usage.

—En effet, s'écria le pêcheur qui venait de faire sauter le couvercle, il s'agit d'un trésor. Regardez les belles pièces d'argent luisantes. Elles sont à l'effigie de Sa Majesté le roi d'Espagne! Peu importe, après tout, c'est du bon et

bel argent. Nous voilà riches! Peut-être devons-nous cela à la prière du missionnaire; peut-être aussi est-ce un simple effet du hasard. Quelque galion chargé d'or, ayant perdu sa route au cours d'une tempête, a dû venir par ici et dans sa hâte de repartir, il a oublié ce coffret, partie infime des richesses que contenait sa cargaison. Après tout, qu'importe, nous avons le coffret, c'est l'essentiel. Si j'ignore sa provenance, je sais bien ce que j'en ferai. J'achèterai le terrain où nous sommes, j'y ferai construire un manoir aussi vaste que celui de Maître Giffard, Seigneur de Beauport et je mènerai désormais une vie exempte de soucis.

—Un manoir? Oui, sans doute, reprit la femme, mais pourquoi ici? Pourquoi pas plutôt à Québec où nous serions au milieu d'une société brillante, où je pourrais porter de jolies robes, de fins souliers et des perruques poudrées à la dernière mode.

Or, en remuant les pièces d'argent, le pêcheur découvrit tout à coup un autre coffret plus petit qu'il n'avait pas remarqué jusqu'ici. Il portait cette inscription: "*Si l'or peut te rendre heureux, ouvre moi!*"

—Quelle question? comme s'il y avait un doute possible? Plus on est riche plus on est heureux.

—O mon fils, reprit la vieille mère, voilà qui n'est pas du tout prouvé. A quoi bon les richesses si nous n'avons pas le contentement du coeur?

Mais l'homme ne répondit rien. Impatient, il avait déjà fait sauter le couvercle.

A l'aspect du contenu, peu s'en fallut que, de joie, il ne perdit la raison. Des pièces d'or en nombre infinie étincelaient aux rayons du soleil. La jeune femme, de son côté, se livrait à des transports d'allégresse. Seule, la vieille mère demeurait à l'écart, une fortune si grande et si subite, après les paroles du missionnaire, la remplissait de crainte.

Enfin, le pêcheur, l'oeil en feu, s'écria :

—Que disais-je, tout à l'heure? Une belle maison? C'est un palais qu'il me faut; un palais sur les remparts de Québec, face au Château Saint-Louis où réside Monseigneur le Gouverneur.

—Vraiment, cela te suffit, repartit dédaigneusement sa femme, un palais? Oui sans doute, mais pourquoi à Québec, alors que nous pouvons briller à la cour de Versailles? Je serai vêtue comme une princesse; au cou, je porterai des colliers de pierreries et aux doigts, des bagues précieuses.

—Mes enfants, mes enfants, dit la vieille mère consternée, je crains pour vous la colère de Dieu; il vient de vous gratifier d'immenses richesses. Vous devriez l'en remercier. Au lieu de cela, au lieu de songer à faire la part du pauvre, vous vous abandonnez à l'orgueil et à la cupidité. Prenez garde !

Mais sans l'écouter, le pêcheur avait saisi un troisième coffret, tout petit, mêlé aux pièces

d'or. Il était d'une couleur sombre et curieusement ciselé. Le couvercle semblait porter lui aussi une inscription, mais en caractères si fins qu'il était impossible de les lire à l'oeil nu.

Cependant, ayant passé un linge sur le couvercle, pour en essuyer la poussière, le pêcheur plaça le coffret en pleine lumière et il put déchiffrer ces mots: "*Celui qui m'ouvre perd ce qu'il a!*"

Aussitôt, il rejeta le coffret sur le sable.

—Je ne serai pas assez sot, dit-il, pour risquer, par curiosité l'or et l'argent que nous possédons et dont nous pouvons bien nous contenter. Je crois que le plus sage sera d'enterrer dans le sable ce coffret fatal ou de le jeter au loin dans le fleuve afin de nous oter toute tentation de l'ouvrir.

Mais déjà la femme l'avait ramassé.

—Ne jetons pas à la légère, dit-elle, ce que nous avons une fois trouvé. La fortune passe et ne revient pas; tant pis pour celui qui ne sait pas la saisir aux cheveux. Ne vois-tu pas le symbolisme de ta trouvaille? Le premier coffret contenait de l'argent, le deuxième était garni d'or. Que trouvera-t-on dans le troisième, sinon des diamants et des pierres précieuses? Quant à l'inscription? Bagatelle! elle aura été gravée par quelque mauvais plaisant ou peut-être, par le propriétaire qui espérait ainsi éloigner les voleurs et, en cas de danger, sauver au moins la partie la plus précieuse de ses richesses. Si ce coffret est vide, nous en serons

pour notre peine, S'il est plein de pierres précieuses, comme je le pense, vois-tu quelle augmentation ce sera pour notre richesse ? C'est pour le coup que nous pourrions aller à Versailles et éclipser les plus brillants personnages à la cour du roi.

Cependant l'homme hésitait encore. A plusieurs reprises, il fit mine de saisir le coffret pour l'ensevelir à tout jamais dans les flots.

Mais sa femme insista tellement, employant tour à tour les prières et les menaces qu'il se décida à faire sauter le couvercle, malgré les avertissements de sa vieille mère qui le conjurait de se contenter des deux premiers coffrets. Les deux époux durent unir leurs efforts pour en venir à leur fin. Le couvercle ne céda qu'après maintes tentatives.

Il céda. Mais au moment où ils allaient y plonger leurs regards, une fumée épaisse s'en échappa qui s'éleva dans l'air et obscurcit le soleil. Et voilà que, peu à peu, sur le nuage, se dessinèrent deux gigantesques formes humaines : c'étaient Adam et Eve, vêtus de leur tunique de peau de bêtes.

—Vous avez mal subi votre épreuve, dit une voix, gardez-vous désormais de juger les autres avant de vous être trouvés dans la même situation.

La vision disparut alors, le soleil se mit à briller comme à l'ordinaire et rien, dans la nature, n'annonçait qu'une chose étrange venait de se passer. Les deux époux regardèrent au-

tour d'eux: les trois coffrets étaient là béants, mais les richesses s'étaient évanouies.

Ce fut la vieille mère qui, la première, revint à elle-même. Elle saisit affectueusement la main des deux infortunés.

— Mes chers enfants, leur dit-elle, ne vous affligez donc point au sujet de ces richesses qui vous étaient arrivées d'une façon si inattendue et qui ont disparu de même. Cessez de croire que la fortune est l'unique cause du bonheur. Celui-là seul est vraiment heureux qui sait se contenter de ce qu'il possède.

.....

Un an s'était écoulé, chaque jour avait passé, amenant ses peines, ses inquiétudes et ses joies. Le Père Lejeune parcourait le même chemin, se rendant au Cap Tourmente où sévissait une épidémie de fièvre maligne. Et comme il allait dépasser la maison du pêcheur, voici le spectacle qui s'offrit à ses yeux. La vieille mère et sa fille allaient et venaient autour de la cabane mais elles n'étaient pas seules, elles se passaient tour à tour un enfant qu'elles contemplaient avec amour. Le pêcheur était là, aussi, assis à la même place que l'année précédente, en train de raccommoder ses filets; comme les femmes s'approchaient de lui, il prit l'enfant dans ses bras et le couvrit de caresses.

Le missionnaire s'avance alors et d'un air malicieux, il demande :

—Eh quoi, tu travailles du matin au soir, beau temps mauvais temps, quelquefois même la nuit, cependant tu me fais l'effet d'être content de ton sort. Aurais-tu trouvé la fortune, depuis le jour où, l'an dernier, je t'avais vu de si mauvaise humeur ?

—Je l'ai trouvée, grâce à vos prières et perdue par ma faute, répondit le pêcheur, mais, Dieu soit loué ! mes yeux se sont ouverts. J'ai enfin compris que le bonheur le plus sûr se trouve moins dans la richesse que dans la paix du cœur. Oui, nous sommes heureux, nous avons un toit qui nous abrite et le Saint-Laurent se montre chaque jour plus prodigue de ses biens. Les poissons que je pêche, font prime sur le marché de Québec. Nous ne manquons de rien. Non de rien, puisque Sainte Anne d'Auray, écoutant nos prières, nous a obtenu de Dieu ce petit enfant qui nous est plus précieux que l'argent, l'or ou les perles fines.

Le jour même de sa naissance, comme j'en avais fait le vœu, j'ai élevé le modeste sanctuaire que vous voyez là-haut, sur la pente de la colline. Le lendemain, nous sommes allés à Québec, car je voulais que mon fils fût baptisé en l'église de Recouvrance. J'en ai profité pour acheter la plus belle statue de Sainte Anne que j'ai pu trouver. Vous la voyez, là-haut. Et puisque vous êtes ici, Père, bénissez ce petit oratoire.

Le père Lejeune, tout heureux de la foi de cet humble ménage, bénit le rustique sanctuaire. Puis, s'étant prosterné, il fit cette prière :

“Bonne Sainte Anne qui aimez à exaucer les prières de vos fidèles d'Auray, soyez aussi la protectrice de ceux qui viendront vous prier dans le modeste sanctuaire de Beaupré.”

Le missionnaire revint plusieurs fois dans la suite pour célébrer la messe. De pieux pèlerins l'accompagnèrent ; des miracles s'y opérèrent, et peu à peu s'étendit, dans la Nouvelle France et dans l'Amérique tout entière, le renom du sanctuaire de Sainte Anne de Beaupré.

Le Génie du Rocher Percé

Jadis, vivaient un pêcheur du nom de Bonaventure Beaufils et sa femme Francinette. Ils étaient venus tous les deux de la Bretagne française et habitaient, tout près du Rocher Percé, une petite île rocheuse qui a reçu depuis le nom d'île Bonaventure tandis que la baie en face, le long de la côte, où le pêcheur allait étendre ses filets, porte maintenant le nom d'Anse-à-Beaufils.¹

Les deux époux eussent été parfaitement heureux si Francinette n'avait eu un désir ardent : elle voulait posséder une vache.

—Une vache ! direz-vous, c'est peu de chose !

—Hum ! de nos jours, peut-être ; encore qu'on n'en aperçoive pas autant, dans nos campagnes canadiennes, que de piquets de clôture.

A l'époque dont nous parlons, c'était un luxe inouï. On en trouvait très peu au Canada et pas du tout en Gaspésie où les Robins, maîtres et seigneurs de la pêche, n'auraient pas vu d'un

1. L'Anse-à-Beaufils est située sur la côte gaspésienne, presque en face de l'île Bonaventure. Un peu plus haut, dans les terres, se trouve la petite gare de Percé. Elle porte le nom d'Anse-à-Beaufils. Ce n'est pas le moindre étonnement du touriste qui se rend à Percé par la voie du chemin de fer et qui comptait naïvement "débarquer" face à la mer et au fameux rocher, de mettre pied à terre dans ce petit coin perdu au milieu des bois. Il y a sept milles de la gare au village de Percé.

bon oeil que leurs clients se fassent agriculteurs ou colons.²

C'est vous dire que c'était là, de la part de Francinette, un désir insensé. Mais c'est ainsi, depuis la pomme du Paradis terrestre, les femmes désirent d'autant plus une chose, qu'il est moins en leur pouvoir de la posséder.

Elle en vint à prendre en dégoût le fromage, pourtant si savoureux, qu'elle avait coutume de manger avec son pain, au repas du midi. Il lui semblait que la crème fraîche, le lait tiède ou un fromage fait par elle-même seraient les choses les plus délicieuses du monde.

Or, un jour de printemps, un beau voilier de la marine royale vint ancrer dans la baie de Percé. Il allait à Québec, mais avait fait un détour pour charger du poisson et déposer des marchandises. Comme certaines avaries l'obligeraient de rester un jour ou deux, l'équipage descendit à terre.

Parmi eux, il y avait trois jeunes gens, trois jeunes officiers qui, amoureux de la belle nature, passèrent leur temps en excursions aux alentours.

Dès le deuxième jour, ils dirigèrent leur barque vers l'île Bonaventure, accostèrent et vin-

2. Charles Robin, jeune homme de l'île Jersey, vint s'établir à Paspébiac, sur la baie des Chaleurs. Il créa les premiers établissements pour la préparation du saumon et de la morue et acquit, par ce commerce, une immense fortune. Les établissements "Robin, Jones and Withman", successeurs des Robins, sont encore aujourd'hui répandus un peu partout sur la côte gaspésienne.

rent droit à la cabane du pêcheur, où Francinette achevait de préparer le dîner. Il n'y avait d'ailleurs pas à hésiter, car c'était la seule habitation de l'île.

—Hé, la petite mère, s'écria l'un d'eux, nous mourons de faim et de soif, donnez-nous une tasse de bon lait, tout chaud de la traite.

Ces paroles ravivèrent les désirs de Francinette; elle poussa un gros soupir.

—Ce serait de bon coeur, si j'en avais, répondit-elle. Hélas! je ne possède malheureusement pas de vache.

—Comment, s'écrièrent les jeunes gens, vous ne possédez pas tout ce que vous désirez, vous qui habitez tout près du Génie des eaux ?

Le pêcheur et sa femme se regardèrent interdits. C'était la première fois qu'on leur parlait du Génie des eaux.

—Eh! oui, dit le plus vieux des trois, Honguéo,³ c'est ainsi qu'on le nomme, est un génie très puissant. Il a établi sa demeure au fond des eaux et le Rocher de Percé n'est ni plus ni moins que le toit de son immense palais. Ses richesses sont innombrables et son pouvoir est fort étendu. Croyez-moi, petite mère, Honguéo n'en est pas à une vache près. En vous y prenant adroitement, vous obtiendrez de lui ce que vous désirez. Petite mère, au revoir, nous avons

3. Honguéo, au temps où Jacques Cartier fit son premier voyage désignait le royaume de la Gaspésie; c'était aussi le nom du Génie protecteur de la contrée, le grand Manitou des Gaspésiens; il avait sa demeure sous le Rocher Percé.

bien mangé; votre poisson est délicieux, mais nous repasserons dans un mois, à notre retour de Québec⁴, et vous trairez alors la vache que le Génie du Rocher Percé vous aura donné.

Et les jeunes gens s'enfuirent comme ils étaient venus, riant et chantant.

Francinette avait écouté attentivement l'histoire sans en perdre une syllabe.

—Quelle chance ce serait, se disait-elle, si je pouvais obtenir, du Génie des eaux, une vache que je traitais matin et soir !

Elle demeura quelques instants immobile et rêveuse sur sa chaise, regardant le Rocher Percé qui, aux feux du couchant, se teintait de rose, tandis que du côté de l'ombre, il avait des taches blanches comme du lait.

—A quoi penses-tu, cria soudain Bonaventure ?

—A rien, répondit-elle en sursautant.

Toute la soirée et toute la nuit, Francinette demeura sous l'impression de l'histoire merveilleuse des trois jeunes marins.

—Au fait, que savaient-ils ? Et pourtant, si c'était vrai ? Dire que le Génie des Eaux est si près et que je ne m'en suis jamais doutée.

Elle se rappela alors qu'une nuit d'été, au clair de lune, en aidant son mari à lever ses filets, elle avait cru voir des femmes indiennes sortir de l'eau au pied du Rocher.

4. A cette époque, les communications n'étaient pas aussi rapides qu'aujourd'hui, le même navire ne faisait pas deux voyages de France au Canada durant la même saison.

—C'était les princesses de sa cour, pensa-t-elle; elles m'ont regardée et se sont évanouies; ces jeunes gens ne m'ont certainement pas menti, je me rappelle encore. . .

Son imagination trotta, trotta de longues heures.

Le lendemain, les deux époux s'en allèrent tendre leurs filets. Ils se placèrent près d'un endroit très profond et, Francinette se mit à fredonner une antique chanson dont elle changeait les mots selon son désir.

*O Génie du Rocher, ta puissance est sans bornes;
Donne-moi quelque vache au front garni de cornes
Et je t'offre en retour un cadeau sans pareil:
L'argent de l'Océan et tout l'or du soleil.*

Elle est stupide, ta chanson, dit Bonaventure; qu'est-ce que tu veux que le Génie du Rocher Percé fasse de l'argent de l'Océan et de l'or du soleil, alors qu'il a toutes les richesses en partage? Aussi bien le vent s'élève et annonce la tempête, rentrons au plus vite.

Le lendemain, le soleil se leva radieux, les flots étaient calmes. Bonaventure, à peine sorti, poussa une exclamation :

—Qu'est-ce que j'aperçois, là-bas? On dirait un phoque gigantesque⁵.

—C'est une vache! s'écria Francinette qui s'était précipitée derrière son mari.

5. Les phoques et les baleines étaient alors assez communs dans les eaux de la baie des Chaleurs.

Et c'en était une, en effet. Bonaventure ne pouvait en croire ses yeux, mais il dut bien se rendre à l'évidence quand sa femme se mit à la traire; il y eut assez de lait pour remplir toutes les cruches de la maison.

Pour se nourrir, la vache ne fut pas en peine car l'herbe était abondante et tendre sur les pentes de l'île.

Depuis ce jour, il y eut, dans la cabane du pêcheur, abondance de lait et de crème. D'ailleurs, tout réussissait aux deux époux. Francinette faisait une grande quantité de beurre qu'elle allait vendre au village de Percé. Bonaventure, de son côté, pêchait tant de poissons qu'il dut prendre un "engagé" pour l'aider. L'argent rentrait, il fit construire une maison et Francinette se payait le luxe d'une servante.

Mais est-on jamais content de son sort? Francinette déclara qu'une vache ne lui suffisait plus.

—Eh bien! Va-t-en chanter un petit air au Génie du Rocher Percé, répondit Bonaventure.

La nuit venue, la femme s'en alla au bord de l'eau et se mit à fredonner :

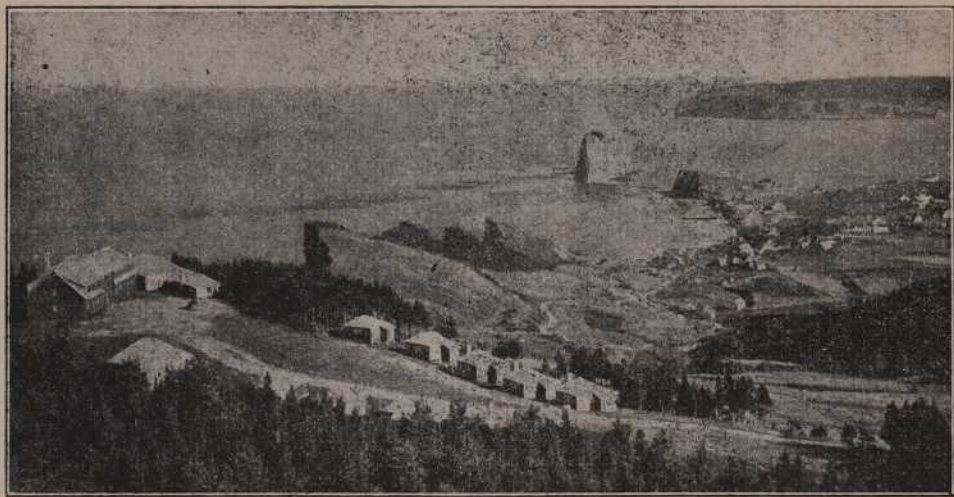
O Génie du Rocher que l'écume décore

Roi des vents, roi des eaux

Les vaches par milliers soignent chez toi leurs veaux

Donne m'en deux encore.

Le lendemain, trois vaches paissaient l'herbe sur la croupe de l'île.



Une partie du village de Percé et son fameux rocher.

La prospérité reprit de plus belle. Bonaventure, de son côté, fit construire une goélette assez grande pour faire le commerce entre la baie des Chaleurs et Québec où il allait vendre le surplus de ses produits. A ce commerce il gagnait gros car on le chargeait souvent de transporter les marchandises du roi. Les belles pièces d'or s'entassaient dans un gros bahut en bois épais, doublé de fer et muni de fortes serrures.

—Bona, dit un jour Francinette à son mari, ne trouves-tu pas que trois vaches ne nous suffisent plus ? J'en veux trente maintenant.

—Va-t-en les demander au Génie des eaux, répondit Bonaventure qui, lui-même, sentait grandir son ambition.

Francinette retourna donc au bord de l'eau et, tandis que le soleil couchant dorait les flancs du Rocher Percé, elle formula son nouveau désir. Le lendemain elle trouva trente magnifiques vaches dans son pré.

—Es-tu enfin satisfaite ? demanda le pêcheur à sa femme.

—Non, je pense que nous sommes un peu à l'étroit sur cette île. Comment faire paître ce troupeau et lui fournir du fourrage pour tout l'hiver ? Il nous faudrait beaucoup plus d'espace.

—Je ne vois qu'un moyen d'agrandir notre domaine, c'est de pomper l'eau qui est autour, répondit ironiquement le pêcheur.

—Pauvre Bona! s'écria Francinette. Heureusement que ta femme a de l'ambition pour toi. J'irai voir le Génie du Rocher et je lui demanderai de construire une digue qui permettra à notre troupeau d'aller paître l'herbe de la côte en face et de revenir le soir.

Et en effet, au soleil couchant, Francinette adressait au Génie des eaux sa nouvelle requête.

Le lendemain matin, une route solide reliait l'île à la côte gaspésienne. Francinette s'y élança la première.

Mais soudain les flots s'agitèrent tumultueusement, un fracas épouvantable retentit, les vagues chassées par un vent furieux bondissaient avec un bruit effrayant.

—D'où vient ce vacarme? demanda Francinette étonnée.

Elle terminait à peine sa phrase, que la mer s'ouvrit comme la mâchoire d'un requin et engloutit le pont. Francinette, se sentant sombrer, saisit vivement une planche qui flottait; une lame la souleva comme un fêtu de paille et la rejeta sur la côte de l'île où elle tomba comme une balle lancée par une raquette. Combien de temps demeura-t-elle évanouie? Elle ne le sut jamais. Quand elle ouvrit les yeux, elle aperçut Bonaventure vêtu de sa blouse usée et qui raccommodait son filet.

—Eh bien, Cinette, te voilà réveillée? dit-il.

Francinette, ahurie, regardait de tous côtés et demanda:

—Où est notre grande maison ?

—Quelle grande maison ?

—La nôtre, bien sûr, et le jardin et ton bateau et nos trente vaches.

—Mais tu rêves, ma pauvre Cinette, je crois que les histoires de ces trois jeunes gens t'ont trotté dans la cervelle. Quand nous sommes venus, il y a une heure, pour lever le filet, tu t'es mise à fredonner des chansons stupides, dans lesquelles il était question de vaches, de Génie des eaux, d'argent de la mer et autres sornettes; puis, au beau milieu d'un refrain, tu t'es endormie. Je n'ai pas voulu te réveiller et j'ai relevé le filet tout seul. Il n'était, hélas ! pas lourd, car le fond s'est déchiré et il n'y avait naturellement plus un seul poisson.

—Mais j'ai parlé au Génie du Rocher Percé.

—Tu l'as rêvé comme le reste.

—Mais je suis tombée à l'eau quand la digue s'est brisée, vois, je suis toute ruisselante.

—Tu es trempée, parce que la tempête chassait de grosses vagues; l'une d'elle aura passé sur toi, le froid t'aura réveillée.

Et le pêcheur et sa femme rentrèrent, ce soir-là, dans leur humble demeure, aussi pauvres qu'ils en étaient sortis.

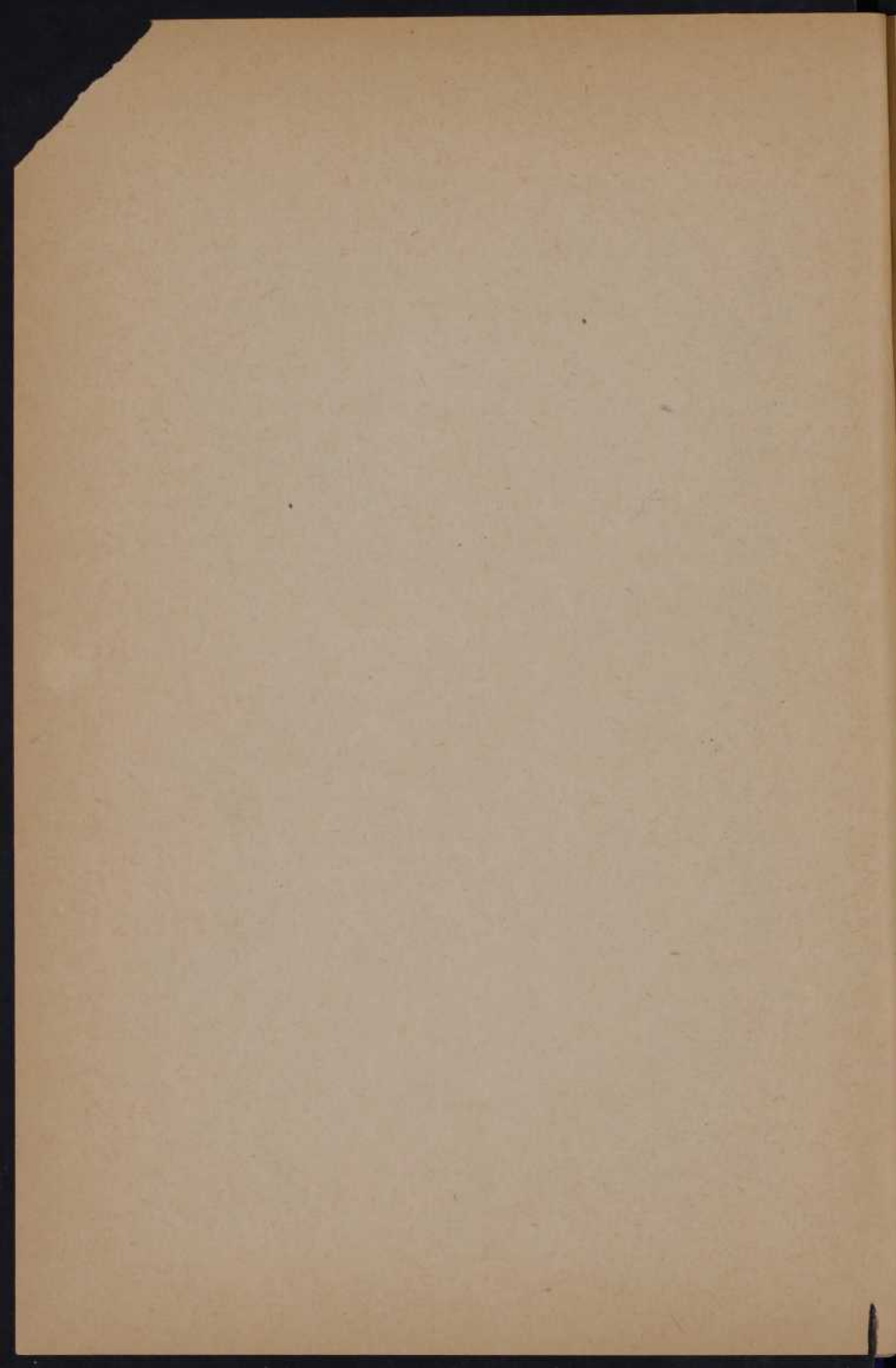
Cependant le rêve de Francinette devait se réaliser en partie. Environ une semaine après, un navire venu de France se brisa sur les côtes de Percé. Il y avait à son bord une vache et un

veau destinés à un habitant de Québec; mais comme il était difficile de les transporter plus loin, Francinette, qui avait des économies, parvint à les acheter et c'est ainsi que les prairies de l'île Bonaventure eurent l'honneur de nourrir la première vache gaspésienne.

Bien plus, avec les débris du navire naufragé, Bonaventure qui n'était pas dépourvu d'habileté, réussit à construire une goélette solide avec laquelle il inaugura le premier service régulier entre Québec, Gaspé, Percé et la baie des Chaleurs.

C'est ainsi que l'ambition de Francinette fut réalisée, parce que bien souvent, ce que femme veut, Dieu le veut !





Les premiers fous de Beauport

Outre son métier de savetier, Baransot avait quatre enfants et une femme laide, acariâtre, autoritaire, violente et dépensière qui s'appelait Guillemette.

Un peu d'argent, prix d'une paire de bottes ou de brodequins, entraît-il au logis, qu'aussitôt elle s'en emparait pour le dissiper en un rien de temps, en achat d'inutiles fanfreluches.

Il n'en fallait pas tant pour ouvrir la porte à la misère. Aussi le pauvre savetier se vit-il bientôt dans l'obligation de renvoyer ses pratiques faute d'un patin pour un ressemelage. Puis, un jour vint, où Baransot se trouva sans cuir. . . et sans crédit. Pour comble de malheur, un confrère plus habile et moins chérant vint s'établir sur la même rue, à quelques pas de sa boutique. Ses derniers clients l'abandonnèrent. Ce fut la ruine.

Quelqu'un qui le plaignait lui dit :

—Il n'y a point de savetier à Beauport, puisque tu n'as plus rien à espérer à Québec, pourquoi n'essayerais-tu pas d'aller y ouvrir boutique.

Guillemette, avec des pleurs, ayant promis de s'amender, Baransot rassembla ses alênes, ses

marteaux, ses formes de bois, ses lissoirs, mit le tout dans un sac, qu'il chargea sur son dos, et en route.

Il y avait, à cette époque, six bons milles, entre Québec et le village de Beauport.¹

Au moment de partir, Baransot avait reçu huit sols, prix d'une paire de chaussures oubliée depuis longtemps dans son échoppe et qu'il vendit à un client d'occasion.

Cette somme fut suffisante pour payer le passeur de la rivière Saint-Charles, et les quelques croutes de pain nécessaires au dîner de la famille.

Vers le soir, on arriva.

Dès le lendemain matin, Baransot, plein d'ardeur, s'empessa de trouver une échoppe; au-dessus, il cloua une enseigne proclamant son métier et il attendit les pratiques.

Mais vers quel foutu village l'avait-on dirigé! A part le seigneur—et encore!—sa dame et ses demoiselles, qui paradaient en fines chaussures de Paris, à part le tabellion et Monsieur le curé, tous ici allaient, en été, nu-pieds, et en hiver, chaussés de mocassins en peau d'orignal qu'ils confectionnaient eux-mêmes; de sorte que notre pauvre savetier n'avait pour tout travail, qu'à regarder d'où soufflait le vent et d'où venait la pluie.

1. Il y en a encore autant aujourd'hui, mais les moyens de locomotion sont plus faciles et plus variés depuis le train jusqu'à l'automobile.

Ajoutons à cela que Guillemette, têt oublieuse de ses bonnes résolutions, grognait à tout propos, allait jusqu'à insulter son mari et le rendre responsable de leur dénuement.

Tant et tant, la faim commençant d'ailleurs à les tenailler tous, qu'il dut aller par les maisons, quêter des aumônes, en un mot, se faire mendiant, un métier, certes, qui n'est pas déshonorant lorsqu'il est simplement le résultat de l'infortune, sans être accompagné de la paresse, mais qui n'en est pas moins de quelques degrés au-dessous de savetier.

Mais qu'y faire ?

Ce n'était pas de l'or que notre *quêteux* apportait le soir, en sa pauvre besace faite de l'humble sac qui contenait jadis ses outils devenus inutiles. Les jours fortunés, il en extrayait une tranche de lard, don de la seigneuresse ou de quelque ménagère compatissante ; les autres jours, il fallait se contenter de pain sec.

Mais Baransot était un homme simple. Il distribuait aux enfants qui accouraient à sa rencontre, les morceaux les plus tendres de sa cueillette et, bénissant Dieu qui pourvoyait à leurs besoins, il prenait avec contentement son modeste repas. Pendant ce temps, sa femme, jamais satisfaite, piaillait, grimaçait, accusait tout le monde de ladrerie, taxait son mari d'imbécile, le traitait de sot et de paresseux, allant jusqu'à lui insuffler de mauvais conseils.

—Du pain, du pain, toujours du pain, et pas autre chose ; comme si, dans ses pérégrinations c'était chose difficile et rare, que de faire ren-

contre d'une poule isolée, ou d'un lapin dans le coin d'une cour ! Mais son *homme* aimait mieux fainéanter par les chemins. . .

— Ah ! sanglotait-elle, à la fin de ses jérémiades, quel jour malheureux pour moi que celui où, devant le curé, j'ai associé ma vie à la tienne ! . . . Ce n'est pas ce manque de tout que tu m'avais promis et qui me rend honteuse. . .

Et c'était chaque jour une nouvelle litanie d'aménités de ce goût.

Baransot, insensibilisé par l'habitude, n'en hâtait pas une bouchée de son repas, la laissant s'exténuer en virulences.

Il n'en avait pas toujours été ainsi. Au début, il lui ripostait du tac au tac, et dès l'exode invariable de la diatribe : "jour malheureux. . .", il l'interrompait sans pitié.

— Jour malheureux ? . . . Oui, pour moi ! Avoue que ne couraient pas après toi des nuées de prétendants . . .

— Plus de vingt que j'ai tour à tour refusés ! Et lui ironique :

— Heureux hommes !

— Tais-toi, insolent !

Et le dialogue continuait, chacun voulant avoir le dernier mot.

D'invectives en invectives, on en était venu aux batteries. . .

— Un triste ménage, disait-on d'eux, à Beauport. Et c'était la vérité.

Or voilà qu'un jour, déambulant sur le chemin de Beaupré, pour sa quête au pain, Ba-

ransot vit venir vers lui un homme—un bel homme à barbe blanche,—l'air *très comme il jaut*. Un étranger assurément car notre quêteux connaissait son Beauport sur le bout du pouce et presque aussi bien les deux paroisses voisines : L'Ange Gardien et Charlesbourg. Celui-ci devait venir de Québec. Peut-être se rendait-il en pèlerinage à la bonne Sainte-Anne de Beau-pré.

Au moment de le croiser, il ôta poliment son bonnet de la main gauche, et tendant l'autre vers l'inconnu :

—La charité pour l'amour de Dieu, s'il vous plaît.

L'homme s'arrêta, se fouilla, et dans la paume étalée du quêteux déposa. . . un grain de fève !

—Mais c'est une fève ! fit celui-ci étonné.

—Oui, c'est une fève, je le sais. . . Serre-la soigneusement, et dès ce soir, sème-là devant ta porte. . . Adieu.

Et l'étranger, gravement, poursuivit son chemin.

La surprise de Baransot fut si grande qu'il en demeura stupide, et ce ne fut qu'après un assez long temps qu'une tentation lui vint — malgré qu'il fut doué d'un naturel pacifique, à l'ordinaire — de dire son fait à cet étranger qui s'était ainsi moqué de lui.

L'homme était déjà loin.

Encore une fois, il considéra la fève qu'il avait conservée dans sa main, et machinalement, la mit dans la poche de son pourpoint.

Et comme si cette rencontre lui avait porté malheur, il ne trouva personne dans les fermes, et dut regagner son logis, la besace à peu près vide; d'où ire de son épouse qui le traita de paresseux et de bon à rien. Mais quand, pour se disculper, il lui narra la rencontre qu'il avait faite, ce fut de la fureur.

—Et tu as laissé passer cet insolent, sans lui répondre ? rugit Guillemette. . . Une fève ! Ah ! une fève ! ! . . . C'est tout ce qu'a récolté monsieur dans sa journée ! . . . Une fève ! Ce que nous allons faire bombance avec ! Ah ! si j'avais été là, les choses se seraient passées autrement et le dos du railleur aurait fait connaissance avec les poings que voici. J'aurais appris à cet impudent que si on ne veut pas faire la charité, du moins, on ne se moque pas de la misère d'autrui ! Mais toi, toi ! . . . Je parais que tu as dû dire merci à cet homme généreux ! . . . Ah ! malheureux jour que celui où je t'ai rencontré. . .

Le pauvre Baransot comprit que le mieux était encore de fuir. Aussi, laissant son irritable moitié dérouler le flot de ses imprécations, il alla s'asseoir, dehors, sur le banc de bois attenant au mur de son échoppe.

La nuit était venue, nuit de juin douce et parfumée de toutes les fleurs nouvellement écloses. Les dernières abeilles, gorgées de butin, se hâtaient de regagner la ruche. Le dos appuyé à la paroi, les jambes allongées, Baransot humait l'air frais, tout en se remémorant la scène bizarre du grand chemin.

—Une fève ! . . . Tiens je dois l'avoir encore ?

Il la cherche, en tatant des doigts, à travers l'étoffe épaisse de son pourpoint. Justement, elle était là, enfouie au fin fond de sa poche. . . Il la retire. . . Et le passant qui lui a recommandé de la semer au seuil de sa porte. . . ici, à cet endroit où il se trouve présentement. . . Peut-on se moquer ainsi du pauvre monde ?

—Et pourtant qui sait ? . . . En tout cas, qu'est-ce que je risque? . . . d'autant plus que Guillemette n'en saura rien. . .

Et tout en monologuant, presque sans se rendre compte de ce qu'il fait, voilà qu'il s'est penché sur sa droite, a enfoncé son index dans la terre molle, et, dans le trou, il a enfoui le grain de fève.

Quel ne fut pas son étonnement, le lendemain, au soleil levant, lorsque, de son lit, Baransot aperçut une masse de verdure à travers les vitres de l'unique fenêtre par où prenait jour leur misérable logis.

Quel est ce mystère ?

Il passe en hâte ses vêtements, il sort, et que voit-il ? Un plant de fève, sa fève de la veille qui avait poussé, poussé, dépassant le toit. . . Que dis-je ? montant, montant si haut, qu'on ne pouvait apercevoir la cime enfoncée dans les nuages et se perdant au sein du ciel bleu.

Et, chose plus merveilleuse (encore, depuis en bas, au ras du sol, tout le long de la tige—une tige grosse comme une érable centenaire

— dans le fouillis des feuilles, des cosses vertes, gonflées à éclater, se chevauchant l'une l'autre ! Des fèves en pleine maturité ! Et il y en avait, il y en avait ! . . .

Aux cris admiratifs de Baransot, Guillemete accourut qui y mêla les siens. Pareillement les quatre enfants.

On s'attroupait. Des femmes qui avaient vu alertaient le village.

— Venez voir le pied de fève à Baransot !

Et nul ne s'expliquait le prodige. . . Non, on n'avait jamais vu un plant de fève pareil.

Le savetier triomphait silencieusement, Guillemette avait le sourire, chose si rare dans sa vie, que Baransot tenait cette dernière circonstance pour un prodige au moins aussi étonnant que l'autre.

Les enfants impatients et affamés commençaient la cueillette.

— Nous ne manquerons pas de fève à mettre au pot, s'écria une bonne femme.

— Pardon, répliqua sèchement Guillemette, cette tige est à nous.

Ce qu'on en mangea des fèves chez les Baransot ? . . . Aujourd'hui, demain, après-demain, après encore ! . . . Toutes crues, à la croque au sel, bouillies à la soupe, écrasées en purée, frites à la poêle, mijotées en ragoût. Régarlemette imagina cent façons de les accommoder. Avec un rien de condiment, un brin de persil, un soupçon de cerfeuil, une branchette de thym, elle variait et leur saveur et leur par-

fum, à laisser croire que ce n'était pas des fèves que l'on mangeait, alors cependant que ce n'était que des fèves !

Les heureux jours qu'ils passèrent, après ce long jeûne qui les avaient tous exténués !

Hélas ! à la longue, on se lasse de tout, même des meilleures choses.

Tout comme les fèves ordinaires que le soleil durcit un peu dans les champs, celles de Baransot durcirent. Les cosses ouvertes laissaient apparaître une ligne noire au sommet de la capsule de chaque grain. En un mot, les fèves mûrissaient, ce qui fut cause qu'un jour Guillemette dit à son homme.

—Les fèves d'en bas, tu as pu le remarquer comme moi, sont un peu coriaces et donnent de l'amertume à la soupe. Monte à notre arbre, en haut, tu en trouveras de plus tendres.

Bon enfant, Baransot obéit. Il grimpa jusqu'à bien au-dessus du toit de la maison et emplit son sac qu'il avait lié autour de ses reins. Sa femme, pour une fois, avait raison : à mesure qu'il se haussait, les fèves étaient plus vertes et plus fraîches.

Elles ne le furent bientôt plus assez, au goût de Guillemette qui commença à faire la moue et finit par tempêter à son ordinaire.

Un jour, il dut monter à l'arbre nanti de cet avertissement :

—Et ne fais pas le paresseux, apporte de la bonne marchandise, sinon tu trouveras à qui parler. . .

Et Baransot monta, monta, monta. . . tellement qu'un moment vint où la route du ciel lui parut toute proche, à la toucher presque et — ne parlons pas d'une aberration de ses sens — c'était la vérité pure, car voici qu'au-dessus de sa tête une trappe s'ouvrit, et il vit...dévinez... l'homme qu'il avait rencontré sur le chemin de Sainte-Anne et qui lui avait donné la fève.

Etait-ce là, demeurant à ces hauteurs, un homme ordinaire ? C'était d'autant moins probable qu'un nimbre lumineux auréolait sa tête et que, de plus, un trousseau de clefs pendait à sa ceinture. Baransot, sans oser l'interroger, crut avoir affaire à saint Pierre, lui-même, saint Pierre qui, dit-on, prend plaisir, quelque fois, à venir faire un tour sur la terre, voir un peu ce qui s'y passe. Sans doute, le jour de la rencontre venait-il de sa bonne paroisse de Saint-Pierre de l'Île d'Orléans. C'est bien le moins, n'est-ce pas, qu'on visite de temps en temps, les lieux que la piété des fidèles a placé sous votre surveillance et protection.

Le porte-clef du paradis revenait donc de Saint-Pierre de l'île. Comme il ne voulait probablement pas retourner au ciel sans avoir fait, sur la terre, quelque charité et que d'autre part, dans sa paroisse, tout le monde, apparemment, était satisfait, il avait remis au bonhomme Baransot, la fève merveilleuse.

Remarquons, pour être juste, que le premier mot de notre ex-savetier fut un mot de reconnaissance.

—Oh ! merci, merci, s'écria-t-il, l'oeil humide. Le service que vous nous avez rendu n'a pas de prix. . . Nous nageons dans l'abondance depuis le jour béni de notre rencontre.

Ici, pensant à sa femme, sa voix se fit plus traînante.

—Certes, continua-t-il, je ne dis pas. . . c'est bon, c'est très bon, les fèves ! . . . c'est excellent, les fèves. . . très sain pour la santé, à preuve que nous avons engraisé tous. . . oui, oui. . . mais. . .

Le bon saint Pierre — car c'était lui, en effet — devina sa pensée et mit fin à son embarras.

—Mais c'est toujours la même chose, n'est-ce pas, et vous voudriez bien — ta femme surtout

—varier le menu quotidien. . . Je veux bien vous venir en aide encore une fois. . . Tiens, prends cette nappe ; descendu chez toi. étends-la sur la table, fais le signe de la croix et tu verras. . . A propos, il me revient des choses désagréables sur le compte de ta femme. Recommande-lui de contenir la mauvaiseté de sa langue et de se montrer un peu plus charitable. . . Adieu Baransot.

Ces mots dits, la trappe s'était refermée, saint Pierre avait disparu.

Ce qu'il tardait à notre homme d'expérimenter la vertu de sa nappe ! Il se souvint de l'humble fève qui avait fait miracle. Quel prodige nouveau allait s'accomplir ? il pressa sa descente, sans plus songer à son habituelle provende.

Il n'avait point encore touché terre que déjà Guillemette le morigénait.

—Presse-toi, fainéant. . . De quel voyage reviens-tu ? T'es-tu endormi sur les branches ? Deux heures que bout ma marmite pleine uniquement d'eau claire. Mon Dieu ! mon Dieu ! quel malheur d'être affligée d'un pareil homme ! . . .

A ce moment, dégagé de son écran de verdure, Baransot prenait pied. Sur ses reins, son sac flottait vide.

—Et les fèves, qu'en as-tu fait ? . . . N'en reste-t-il plus au haut de l'arbre ?

Pour la première fois de sa vie, Baransot soutint sans sourciller le regard de sa femme, plantée, menaçante, les bras croisés devant lui.

Pour toute réponse, il se contenta d'exhiber sa nappe.

—Que signifie ce linge, et d'où provient-il ?

—Rentrions, femme, et tu sauras.

—Médusée, malgré tout, par ce ton de calme autorité, Guillemette le suivit.

—Regarde !

De ses yeux ahuris, elle le vit qui déployait la nappe dont il couvrait la table.

Il fit le signe de la croix.

Et voici la merveille ! Instantanément, une lumière venue on ne sait d'où, se répandit dans l'unique pièce de leur misérable demeure, à croire que le soleil y avait envoyé le plus beau de ses rayons. Ce n'est pas tout, sur la nappe resplandissante, déposés par une main invisible, un potage fumant. . . et sans fèves, celui-ci,

des viandes de toute sorte, accompagnées de sauces de toute sorte aussi; des compotiers remplis de confitures aussi agréables aux yeux que délicieuses au goût, un gâteau grand comme une roue de rémouleur, couronné de crème blonde. . . pas possible ! . . . ils rêvaient. . . ils rêvaient ! . . . Mais non, toutes ces magnifiques choses étaient bien réelles, car tandis que tous deux, Baransot et Guillemette, pour s'éveiller, se frottaient les yeux à les rougir, les quatre enfants, moins émotionnés, déjà se barbouillaient de crème en poussant des cris de ravissements. Oui, tout cela était bien réel; ce poulet dodu et fumant, tout lardé de lard rôti, ces bouteilles au goulot vêtu d'or, ces gâteaux fleuris. . . Certes, Baransot s'attendait bien à quelque chose d'extraordinaire, mais le résultat dépassait de cent coudées ses espérances.

Leur émoi un peu calmé, ils se mirent tous à table, et vous pensez s'il firent honneur à ce repas royal.

Tout en mangeant, Baransot, jouissait de l'ahurissement qui tenait écarquillés les yeux de sa compagne, à laquelle il raconta, de fil en aiguille, l'emploi de sa journée et comment il avait eu la bonne fortune de rencontrer à nouveau, bien haut sur son arbre, leur bienfaiteur, l'homme à la fève.

Oh! l'action de grâces qu'ils lui dédièrent, mais qui eût été plus enthousiaste encore si un peu de crainte n'était venu calmer leur élan; la nappe merveilleuse conserverait-elle longtemps sa vertu ?

Le lendemain les rassura. Le surlendemain les confirma tout à fait.

A peine étalée, le miracle se produisait, avec cette différence que le menu se transformait, semblait-il, au gré de leurs désirs. Aujourd'hui, ceci; demain cela; après-demain, autre chose.

Et c'étaient viandes, gibiers, poissons, de toutes espèces, rôtis, braisés, grillés, marinés en daube, en salmis, en blanquette, un court-bouillon, etc.

Que dire ? Arrivés de Québec maigres comme un cent de clous, après trois semaines de ce régime, tous étaient devenus gros et gras — soit dit avec respect — comme des porcs à l'engrais.

Baransot dut faire recoudre, et pousser jusqu'au bord extrême de l'étoffe, le *Bouton-mâitre* de ses chausses; Guillemette, élargir la ceinture de sa cotte; quant aux enfants, rien plus ne tenait des haillons dont ils étaient affublés et, sans nul respect humain, bruyants, ils couraient le village, se préoccupant peu s'ils montraient de leur peau, par les cent trous qui béaient des vestiges de leurs culottes.

On devine bien que toutes ces bombances, qu'accompagnaient souvent des chansons joyeuses et les criailleries de la marmaille repue, n'avaient pas été sans attirer l'attention des paisibles habitants de Beauport. Plus d'une comère, la nuit tombée, était venue risquer un oeil à travers les vitres sans rideaux de leur fenêtre.

D'où provenait tant d'abondance, suivant de près, tant de misère ?

Les Baransot, jalousement, gardaient leur secret.

Est-il utile de dire que le *savetier-quêteux* avait suspendu à un clou sa besace devenue sans objet ?

La nappe merveilleuse suffisait à tout. Guillemette proposa même à son mari de mettre la cognée au pied du plant de fève, simplement vert et fructueux, prétextant que sa simple vue lui donnait des nausées.

Lui ne fut pas de cet avis.

—L'on ne sait pas ce qui peut arriver, dit-il prudemment.

Et puis, on était en plein été, l'ombre était agréable pour faire la sieste, après un bon repas.

—Nous pourrions laisser ramasser des fèves à qui n'en a pas, poursuivit-il, après avoir un peu réfléchi.

—Ça, non, répliqua vivement Guillemette, toujours avaricieuse ; si les autres n'en ont pas, qu'ils s'en passent. Le pied de fève est à nous, rien qu'à nous.

Les jours passèrent, et avec eux, l'étonnement de Guillemette.

Puis vint la satiété.

—Certes, dit-elle un jour, pour ce qui est du manger et du boire, tout est pour le mieux et Monsieur le Gouverneur lui-même ne fait pas meilleure chère. Mais faire bonne vie n'est

pas tout . . . Il nous manque encore bien des choses.

—De quoi te plains-tu ? Souviens-toi du passé, Guillemette, trouve-toi heureuse de . . .

—Tu ne me laisseras donc jamais parler. . . Qu'as-tu à *me couper* avant de savoir ce que je veux dire ? . . . Heureuse, moi ? . . . Ah ! non, ne serait-ce que de t'avoir. . . Tu ne remarques donc pas comme on se moque de moi, lorsque je traverse le village avec cette cotte en lambeaux que je dois porter, faute d'autre ; avec ce chapeau dont on ne voudrait point pour nicher un couple de pigeons ; avec ces savates au bout desquelles émergent mes orteils, et qui font voir le cordonnier que tu es. . .

Ici la voix de Guillemette s'éleva encore, détaillant le fin fond de sa pensée.

—Es-tu aveugle de ne pas voir, les dimanches, quand elles viennent s'asseoir à l'ombre de notre pied de fève, toutes ces mijaurées, attifées de falbalas, qui me regardent avec mépris du haut de leur grandeur ?

—Tu sais bien, ma femme, que nous n'avons point d'argent, et que tu ne peux t'habiller comme la dame de Beauport qui porte dentelles et bijoux. Mais que nous fait ? N'avons-nous pas l'essentiel ? Rendons grâce à Dieu et au saint généreux qui nous bailla cette nappe merveilleuse, laquelle vaut mieux pour nous qu'une fortune. . . .

—Tu as peut-être un peu raison, dit Guillemette qui sembla soudain se radoucir. Je ne nie point que sans toi — je veux dire, sans le hasard

qui t'a mis sur les pas de cet homme — nous serions bien malheureux. . .

Ici, la voix se fit mielleuse et enveloppante.

— Ecoute-moi, mon cher mari, dis. . . si tu grimpais encore une fois au plant de fève, bien haut. . . jusqu'à la trappe. . . peut-être ferais-tu rencontre de notre bienfaiteur qui te donnerait autre chose.

— Non, non, il ne faut pas abuser de la bonté des gens.

— Tu ne seras jamais qu'un sot, Baransot, un bon à rien. . .

Elle pleura, tempêta, vociféra son refrain coutumier: "Jour malheureux que celui. . ." et une longue suite de lamentations entremêlées de menaces.

Cette scène se renouvela plusieurs fois. Baransot, agacé, en perdait l'appétit. Si bien qu'à la fin il se laissa gagner et fit de nouveau l'ascension de son arbre miraculeux.

La chance était pour lui.

Il était encore à vingt pieds de la trappe, qu'elle s'ouvrit. Baransot se hâta, passa la tête et aperçut celui qu'il cherchait.

Depuis un bon moment, tout en s'accrochant aux branches, notre homme préparait une belle phrase pour formuler sa demande. Besogne pénible! Les mots qu'il fallait, ne se rangeaient pas aisément en sa mémoire, car, vraiment, cela l'ennuyait fort de revenir importuner quelqu'un qui déjà leur avait tant donné et qui, sans doute, ne manquerait pas de les trouver insatiables.

Heureusement, saint Pierre le prévint.

—C'est encore toi, Baransot ?

C'est moi, répondit celui-ci, tout rouge de honte, sans pouvoir retrouver les mots de son exode.

—Que veux-tu ?

Le bon saint avait l'air de mauvaise humeur, interrogeait sec, en homme pressé d'en finir, ce qui ne fit qu'aggraver l'embarras du solliciteur.

—Voilà, voilà, finit par répondre Baransot. C'est ma femme qui m'a dit : Va trouver cet homme, cet homme généreux qui demeure en haut de notre plant de fève. . .

—Le plant de fève est mien, et non pas vôtre, repartit saint Pierre, bourru. Je ne suis content ni de toi, ni de ta femme, et vous usez vilainement de mes dons, tous les deux.

—C'est vrai, c'est vrai, confessa Baransot, de plus en plus gêné. J'ai été faible et aurais dû mieux travailler à assouplir son caractère. . . Je ne voulais pas remonter, et si j'ai cédé, c'est bien pour avoir la paix. . .

—Tiens, dit saint Pierre, coupant court à sa justification ; prends cette poule, fais-lui un nid dans un coin de ta maison et va voir dans ce nid, chaque matin, quand la poule aura chanté. Mais contente-toi de ce qu'elle te fera. Je te dispense de repasser chez moi, n'yant plus rien à te donner. Adieu, fais bon usage des présents que je t'octroie, car je me propose, l'un de ces jours, d'aller voir comment les choses se passent, par en bas. Si je ne suis pas content, il pourrait t'arriver malheur !

Baransot descendit prestement de l'arbre non sans réfléchir à l'excentricité des cadeaux de cet homme : une fève, une nappe ; aujourd'hui une poule.

Ayant mis pied à terre, sans prendre un moment de repos, sans donner la moindre explication à sa femme curieuse, il prit une caisse, l'emplit à moitié de foin et y déposa la poule.

—Que signifie ?

—Femme, prends patience, tu verras. Je n'en sais pas plus long que toi. Mais le succès de nos deux premières expériences me rassure et je suis convaincu que la poule fera son devoir.

La nuit vint, les deux époux se couchèrent, mais la fièvre les tint éveillés.

Le jour pointait à peine, lorsqu'un chant sonore les fit sursauter. La poule venait de quitter son nid et se promenait sur le sol, picorant de-ci, de-là.

Guillemette bondit vers la boîte, suivie de près par son mari dont les jambes flageolaient tant était grande son émotion.

Un oeuf était dans le nid. Un oeuf de poule tout blanc, comme les autres.

Guillemette le saisit.

—Alors c'est tout ! . . .

Et son désappointement fut si grand que ses doigts tremblèrent, l'oeuf lui échappa et vint se briser sur le sol.

Oh ! merveille ! de la coque à demi brisée, des pièces d'or, brillantes, toutes neuves, roulent sur le sol.

Comme si cette proie allait leur échapper, simultanément, l'homme et la femme s'étaient accroupis, cueillant les pièces qui avaient roulé de-ci, de-là.

Ils les comptèrent, il y en avait trois douzaines. Trois douzaines ! . . . plus qu'un homme n'en peut gagner en toute une année ; plus que lui, Baransot n'aurait pu en recevoir, en recommandant des savates toute sa vie sans chômer.

On pourrait aller loin avec une pareille fortune, et Guillemette commença à donner essor à ses rêves qui s'étendirent, s'étendirent. . . d'autant plus que la poule n'avait pas dit son dernier mot, et qu'à leur grande joie, elle avait récidivé le lendemain et continuait chaque matin à déposer dans son nid, son oeuf aux trois douzaines de pièces précieuses.

On ne parlait à Beauport que de la fortune subite des Baransot. Le bruit s'en répandit même sur toute la côte et jusqu'à Québec.

Baransot, ce pauvre diable qui, naguère, traînait sa besace de porte en porte et qui, maintenant, tintait d'or sur toutes les coutures.

Guillemette, un souillon, à ne pas toucher avec une pelle, mal embouchée, laide comme les sept péchés capitaux, et qui, perchée sur ses ergots, avait maintenant l'air de toiser tout le monde.

Le mystère qui entourait leur vie ne contribuait pas peu à leur aliéner les sympathies.

Quel démon avait fait pousser cette fève à leur seuil, en une seule nuit ? . . . Quelle puissance ténébreuse leur procurait ces victuailles

savoureuse dont le fumet s'exhalait jusqu'à l'autre bout du village ? Ces questions, tout le monde se les posait, sans que personne pût y répondre.

Interrogés, les intéressés avaient obstinément gardé le silence, silence qui engendra chez ceux de Beauport, les plus abracadabrantes hypothèses, nul ne pouvant concilier l'abondance dont ils jouissaient à l'intérieur de leur taudis — avec la gueuserie dont ils faisaient montre en leurs habits — les mêmes chez tous les six — qu'ils avaient sur le dos quand ils étaient arrivés de Québec et qui, à ce moment déjà étaient d'infâmes loques.

De se voir en guenilles, ça avait été, en effet, le ver rongeur de Guillemette. Enfin, elle allait pouvoir réaliser le plus magnifique de ses rêves : être belle par-dessus toutes, éclipser par son luxe, toutes les mijaurées de Beauport, toutes les grandes dames de Québec, ce à quoi travaillèrent, deux semaines durant, dix couturières qui eurent ordre de lui confectionner dix robes, toutes différentes de formes et de couleurs, taillées dans les étoffes les plus belles et les plus chères qu'il y eût au pays, à cette époque.

Des tailleurs s'étaient emparés de Baransot et des enfants, les avaient logés en des vêtements qui gênaient, par leur étroitesse, l'indépendance de leurs mouvements que rien n'avait bornés jusque là. Dieu me pardonne ! ainsi transformés, ils ne se reconnaissaient plus entre eux et se prenaient mutuellement pour des étrangers.

Quant à Guillemette, elle exultait. A son tour, elle allait les éclabousser ces pimbêches qui se riaient d'elle. A son tour de rire devant leurs robes d'un écu, devant leurs chapeaux de pacotille ! En leur présence, pour les humilier, elle laissait tomber, comme par accident, des poignées de pièces d'or qu'elle ramassait ensuite sérieusement, ce qui, chez elle, voulait dire : Faites-en voir autant !

Le verbe haut, elle annonçait ses projets d'avenir, parlait d'acheter un carrosse, mais plus majestueux que celui du seigneur de Beauport, lequel était à peine une guimbarde. Il lui faudrait au moins quatre chevaux ; elle attendait pour s'en munir, que fussent terminées les écuries qu'on était en train de bâtir.

Des ouvriers, des architectes vinrent de Québec lui offrir leurs services. Guillemette les retint tous. Ils allaient lui édifier un manoir. Ça la changerait de sa misérable cabane.

Une chose cependant contrariait ses plans : ce pied de fève, énorme, disgracieux, piqué là à la porte, qui allait gêner la perspective qu'elle voulait créer au-dessus du fleuve Saint-Laurent, selon le projet que lui avait soumis son architecte. . . Des ormes et des érables feraient meilleur effet.

Mais sur ce chapitre, Baransot demeurerait inflexible :

—N'oublions pas le passé, ma Guillemette . . . Ce plant nous a rendu bien des services. . . Et puis qui sait si, un jour, il ne faudra pas que j'y regrimpe . . .

—Innocent ! . . . et que fais-tu de l'or, de cet or qui t'arrive, tous les matins, bien enveloppé. . . Avec l'or, on a tout ce qu'on veut, tu dois commencer à t'en apercevoir.

—Oui, mais on ne sait pas. . .

—On ne sait pas quoi ? . . .

— Notre poule peut avoir la pépie, elle peut mourir et qui donc la remplacera.

—Qu'elle vive encore un peu et je pourrai ensuite la mettre en pot au feu. Regarde. . .

Et Guillemette montra à son mari un coffre plein à déborder de pièces rutilantes. . .

—Saint Pierre m'a annoncé qu'il viendrait nous voir un de ces jours; et s'il n'est pas content. . .

—Tu lui diras de rester chez lui et de se mêler de ses affaires. Mais s'il veut emporter son pied de fève, par exemple, qu'il ne se gêne pas; quant au reste, donné, donné, je le garde.

Il était près de minuit, alors que les deux époux se tenaient cette conversation, élaborant des projets fantastiques.

L'air était lourd; au dehors, l'orage gronçait, un orage formidable avec tonnerre et éclairs; on percevait les gémissements du pied de fève que le vent secouait avec rage.

Mais que leur importait l'ouragan ? Précisément, ce soir, la nappe merveilleuse s'était admirablement bien comportée et leur avait offert des mets plus délicats que jamais. Les enfants repus, dormaient. Dans un coin, la poule gloussait de temps à autre promettant une nouvelle aubaine pour le lendemain.

Les deux époux commençaient à savoir ce que c'est que le bonheur, cette chose dont on parle tant dans le monde, cette chose qui fuit puisque chacun la poursuit et qui avait daigné enfin faire halte chez eux.

Une sorte de béatitude coulait en eux et ils se laissaient aller à une demi-somnolence peuplée de rêves. Guillemette avait placé le coffre précieux sur ses genoux, de temps à autre elle y plongeait ses mains avec volupté, lorsqu'un coup frappé à la porte les fit sursauter.

—Qui est là? demanda Guillemette, se levant à demi.

—Ba! fit Baransot, qui veux-tu que ce soit à cette heure? Sans doute une branche du plant de fève qui, poussé par le vent, a heurté la porte.

Il se trompait.

Dehors, une voix chevrotante implorait la charité.

—Un quêteux, dit Baransot.

—Un quêteux? . . . A cette heure! . . . Et par ce temps! . . . Non, non, n'ouvre pas la porte, les mendiants comme il faut ne rodent pas sur le minuit.

Et Guillemette retint son homme qui s'était levé.

Cependant la voix continuait à se lamenter.

—Un peu de pain, s'il vous plaît, j'ai faim. . . un peu de pain pour l'amour de Dieu.

—Donne-lui un de ces écus et qu'il s'en aille, fit Baransot apitoyé.

—Un écu d'or! s'exclama Guillemette indignée; t'en donnait-on, à toi, dans tes tournées? Et, élevant la voix, elle cria au passant:

—Nous n'avons rien ici, passez votre chemin.

Mais le mendiant s'obstinait à implorer le secours d'un peu de pain pour l'amour de Dieu.

—Attends un peu, insolent, je vais te régaler à ma manière.

Et Guillemette furieuse ayant pris le bâton qui, autrefois, servait à son mari, dans ses tournées, entr'ouvrit la porte. Et paf ! sur la tête, un bon coup à l'importun.

—Ah! ah! viens le voir déguerpir. J'ai trouvé le bon moyen de nous débarrasser de cette engeance !

Baransot accourut à l'appel rieur de sa femme. A la lueur d'un éclair, il vit le visage du fuyard qui s'était retourné un instant.

Malheur! le mendiant, c'était l'homme à la fève.

Un éclair nouveau les enveloppa; ils sentirent son frôlement et eurent peur.

—Rentrons, dit Guillemette.

Et sa voix tremblait.

En dedans l'obscurité. Un coup de vent avait éteint la flamme de leur lampe.

Les dents claquantes, pressentant je ne sais quoi de sinistre, sans un mot, ils se couchèrent.

En quel endroit avaient-ils été transportés durant leur sommeil? Etaient-ils la proie de quelque hideux cauchemar? En s'éveillant, ils ne se reconnaissaient plus. En place de leurs habits neufs, ils ne trouvèrent, sur une chaise boi-

teuse, placée au chevet du lit, que des hardes informes: les vêtements mêmes, de leur première misère. La nappe merveilleuse n'était plus sur la table. Guillemette courut à son cofret. . . rien autre dedans qu'un dépôt de crasse graisseuse. Baransot s'arrachant les cheveux, courut au seuil. . . le plant de fève avait été emporté par la tempête, ce qui en restait étant séché.

A ce moment, un chant retentit. La poule clamait son refrain quotidien.

Une lueur d'espoir brilla dans les quatre yeux du couple qui se précipita vers le nid.

Hélas! ce n'était pas un oeuf que la poule avait laissé choir, ce matin-là, sur le foin de son nid !

Le coup était trop fort, l'homme et la femme poussèrent ensemble un grand cri et sortant sur le chemin se mirent à courir comme des insensés. Insensés, ils l'étaient. Ce malheur si subit avait troublé leur raison et les avait rendus fous.

Sur les ruines de leur cabane, on éleva une maison où, d'autorité on les garda; quelque temps après, d'autres insensés gardés jusque-là à Québec furent amenés et c'est ainsi que commença *l'asile de Beauport*.

L'enfant abandonné ⁽¹⁾

En 1676, vivait, à Québec, un capitaine du nom de Gilles Bernier. Cet homme s'était marié deux fois. Sa première femme lui avait laissé un petit garçon qu'il aimait beaucoup. Sa seconde femme lui avait donné un autre petit garçon, mais Gilles ne pouvait s'empêcher d'avoir une préférence marquée pour Samuel, son premier enfant, ce qui occasionnait souvent des discussions au ménage.

Bernier entreprenait de fréquents voyages. Propriétaire du "Goëland", qu'il commandait, il allait aux Antilles vendre de la farine pour le compte des marchands de Québec, et revenait avec des cargaisons de rhum, de sucre et de mélasse. Ces voyages lui rapportaient de beaux bénéfices, mais ils le tenaient éloigné de sa famille et surtout de son petit Samuel qu'il savait malheureux en son absence.

Vers le milieu de juin de cette année-là, comme il se disposait à partir, il dit à sa femme :

1. Un navire, arrivé dans le port, la semaine dernière, a ramené le petit Samuel, enfant du capitaine Gilles Bernier. Il était disparu depuis un an et, sur la foi de la belle-mère, on l'avait cru noyé; mais il appert qu'elle s'était mise de connivence avec un pilote pour s'en débarrasser. Le père est tout à la joie. On ne sait s'il y aura procès, car la marâtre a disparu à son tour. (Lettre de Duchesneau, 4 juillet 1677).

—Gertrude, aie bien soin de mon petit Samuel, je t'en prie, je ne te pardonnerais pas, s'il lui arrivait malheur. Dans quelque temps, d'ailleurs, je ne t'en embarrasserai plus; dès le prochain voyage, je l'emmènerai avec moi.

—Oh! papa, emmène-moi tout de suite, s'écria l'enfant qui, le coeur gros, regardait, depuis un moment, son père faire ses préparatifs de départ. Je serai raisonnable, tu verras! . . .

Sans lui répondre, Gilles le prit dans ses bras, l'embrassa longuement et voulut le reposer à terre; mais Samuel s'accrochait à son cou.

—Emmène-moi, papa, suppliait-il, emmène-moi, je t'en prie.

Malgré ses efforts et ses cris, le capitaine réussit à se débarrasser de son enfant; il le remit aux mains de sa femme, en répétant:

—Aie bien soin de lui, Gertrude.

Et il partit.

Le jour même de son départ, arrivait à Québec, la "Belle-de-Nuit", grosse barge pontée, commandée par Arsène Couture, frère de Gertrude. Celle-ci comptait bien sur la visite de son frère. Aussitôt qu'il arriva, elle envoya coucher Samuel, puis, fermant toutes les portes avec soin, elle se rapprocha de son frère et, d'une voix basse et sourde, elle lui dit :

—Arsène, il faut que tu me rendes un service.

—Qu'y a-t-il? demanda celui-ci.

—J'ai de profonds chagrins, reprit Gertrude en s'essuyant les yeux; imagine-toi que mon

mari n'aime que son premier enfant; il nous déteste, mon pauvre Jacques et moi.

—Et que diable veux-tu que j'y fasse? repartit Couture, saisissant dans le poêle à demi éteint, un petit tison pour en allumer sa pipe.

—Il faut encore que tu saches, frère, dit Gertrude, que si mon mari venait à mourir aujourd'hui pour demain, c'est ce petit qui hériterait de tout; nous n'aurions rien, mon Jacques et moi, car la fortune appartenait à la première femme.

—Que diable veux-tu que j'y fasse? répéta encore Couture, s'allongeant et se renversant sur son siège pour fumer plus à son aise.

Sans avoir l'air d'entendre la réponse insouciant de son frère, la femme continua :

—Tandis que si ce petit venait à mourir, son père en hériterait, comme c'est la loi; alors Gilles pourrait mourir à son tour quand bon lui semblerait, la fortune nous reviendrait, à mon enfant et à moi. Or tu sais que je suis une bonne soeur. Tu sais aussi que je t'aime; j'ai justement mis de côté, pour toi, deux belles pièces de toile dont je veux te faire des chemises.

—Je t'en remercie, Gertrude.

—Et de plus, j'ai une petite somme en réserve, car tu as des dettes, Arsène, je le sais.

—Eh oui! ma pauvre soeur, j'ai des dettes, mais toi, tu as toujours d'excellentes idées.

—J'ai les idées que mes moyens me permettent d'avoir, j'en ferais bien davantage pour toi, Arsène, si Dieu rappelait à lui cet enfant.

—Je ne puis pourtant pas lui tordre le cou pour accélérer sa marche dans l'autre monde !

—Non Arsène, mais tu pourrais m'en débarrasser d'une manière plus innocente, et qui ne ferait de mal à personne, pas même à l'enfant.

—Dans ce cas, je ne dis pas ! . . .

—Tu pourrais, reprit la marâtre, baissant encore le ton, tu pourrais l'emmener avec toi. . . attends donc, laisse-moi finir. . . ne vas-tu pas aux Antilles ?

—Oui, nous partons la semaine prochaine.

—Et ne passe-tu pas devant quelque île déserte, dans le bas du fleuve ? . . . Mais chut ! ajouta-t-elle vivement, on vient. . . Nous reprendrons cet entretien une autre fois ; je t'en ai assez dit pour que tu comprennes.

C'était une voisine qui, sachant le départ du capitaine, venait consoler la femme. Couture prit congé de sa soeur et retourna à son navire.

J'ignore si l'entretien fut repris les jours suivants et ce que l'on décida, mais le jour du départ arrivé, Gertrude et Samuel se dirigèrent vers le port, à l'endroit où se balançait la "Belle-de-Nuit", dont les voiles à demi déployées, commençaient à claquer au vent.

La passerelle était encore ouverte ; Gertrude, tenant toujours Samuel par la main, s'y engagea. Personne sur le quais ni sur le pont. Ils gagnèrent précipitemment la cabine du capitaine.

Arsène Couture les attendait.

—N'est-il pas vrai, Arsène, que tu dois rencontrer le papa de Samuel au cours de ton voya-

ge ? interrogea Gertrude, faisant un signe à son frère.

—Certainement, répondit celui-ci.

Il n'avait pas plutôt prononcé cette parole, que Samuel, accroché à la basque de son habit, s'écriait :

—Emmenez-moi, mon oncle, emmenez-moi.

Une heure après la "Belle-de-Nuit" quittait Québec, emportant, le petit Samuel vers son destin. Couture le présenta à son équipage comme un orphelin abandonné dont il avait assumé la charge.

Or, à ce moment même, Gertrude rentrait chez elle en s'arrachant les cheveux et poussant des cris désespérés. Elle apprit aux voisins qu'en jouant sur le quai, le petit Samuel était tombé à l'eau. Aussitôt on accourut, plusieurs marins détachèrent leur barque et explorèrent les environs; peine perdue, le courant avait sans doute entraîné le cadavre et il faudrait aller le chercher sur les battures de l'île d'Orléans ou sur la côte de Beauport.

Gertrude se lamentait de plus en plus fort, priant ses voisins de continuer encore les recherches; et voyant qu'elles demeuraient infructueuses, elle voulut se jeter à l'eau.

—J'aimerais mieux avoir perdu mon propre enfant, gémissait-elle; comment oser paraître devant mon mari, à son retour !

Par ces accents simulés, elle trompa si bien sa famille et tous les assistants, qu'ils s'établirent en surveillants auprès d'elle pour l'empêcher de se livrer à quelque acte de désespoir.

Pendant ce temps, la "Belle-de-Nuit" voguait tranquillement vers le bas du fleuve. Arrivé dans le golfe, le capitaine proposa à l'enfant de descendre à terre pour se promener.

Durant la nuit, on passa le détroit de Canso et le matin, grâce au vent favorable, on se trouvait par le travers de l'Ile de Sable.²

—Est-ce là qu'est mon papa? demanda Samuel.

—C'est ce que nous allons voir, répondit le capitaine, prenant des mains d'un mousse, un panier de provisions; puis défendant à son équipage de quitter le bord, il se rendit à terre avec son jeune neveu.

Le capitaine et l'enfant marchèrent longtemps sur les dunes de sable où poussaient çà et là, quelques maigres buissons, si longtemps que les petites jambes de Samuel commençaient à se mouvoir avec difficulté. Toutefois la perspective de rencontrer son père le soutenait. Bientôt cependant, un doute douloureux commença à s'insinuer dans son esprit et fit plus que la fatigue pour lui couper les jambes: Était-il possible que son père, navigateur habile, ait laissé son navire pour s'enfoncer dans un pays aussi stérile et aussi désert que celui qui s'étendait devant eux à l'infini. Plusieurs

2. L'Ile de Sable, célèbre dans l'histoire du Canada par le séjour forcé qu'y firent les prisonniers-colons du marquis de la Roche (1598-1603) est une grande île sablonneuse, au large de la Nouvelle-Ecosse, elle a 20 milles de long et 1 mile de large. De nombreux naufrages ont eu lieu sur ses côtes. Le gouvernement du Canada y entretient deux phares et un poste de secours aux naufragés. De nombreux poneys y vivent à l'état sauvage.

fois il fut sur le point d'en faire la remarque à son oncle, mais la crainte l'en empêcha.

Enfin, après une heure de marche environ, le capitaine proposa à Samuel de s'arrêter pour se reposer et faire une petite collation. Il y avait près de là une touffe de buissons donnant un peu d'ombre, ils s'y assirent. Le site, entre deux hautes dunes, était si tranquille et si écarté qu'on se serait cru à mille lieues du genre humain.

—Allons, Samuel, dit le capitaine, affectant une gaieté que l'action qu'il s'apprêtait à commettre troublait cependant, il faut bien boire et bien manger pour reprendre des forces et retourner à bord, car je m'aperçois que nous nous sommes trompés; ce n'est pas dans cette île que se trouve ton père, mais dans une autre un peu plus loin.

Samuel ne se fit pas prier car il mourait littéralement de faim et puisque son père n'était pas dans cette île, rien ne l'y intéressait plus.

—Tiens, dit l'oncle, prends un peu de vin, cela te donnera des forces, c'est d'ailleurs tout ce que nous avons à boire, car il n'y a pas d'eau autour de nous.

Ce disant, le capitaine tendait à son neveu un verre de vin dans lequel il venait de laisser tomber une pincée de poudre jaunâtre qui n'était autre chose qu'un narcotique.

Vers la fin du repas, Samuel se mit à bâiller, ses paupières s'alourdissaient.

—Tu as sommeil, je vois, eh bien! dors un peu, mon garçon, fit le capitaine, bourrant sa

pipe, je vais fumer pendant que tu dormiras.

— Mon oncle. . . vous ne vous en irez. . . pas ? . . .

Samuel n'en put dire davantage; le sommeil l'avait saisi.

Quand le capitaine se fut assuré que son neveu était bien endormi, il se leva pour s'éloigner. Mais au moment de partir, et tandis qu'il jetait un regard sur le visage bruni, aux yeux fermés, aux traits pleins d'innocence, il sentit un serrement de coeur qui lui fit l'effet d'un remords. Il ne put s'empêcher de s'arrêter; la candeur de cet enfant était comme un aimant qui le retenait sur place. Lui qui avait vu si souvent la mort de près, dans les batailles ou les tempêtes, il ne pouvait penser sans frémir aux dangers qu'allait courir l'enfant qu'il abandonnait ainsi dans ce désert. Qu'allait-il devenir? Serait-il la pâture des bêtes féroces ou la proie des Sauvages? Ses membres délicats seront-ils déchirés ou bien la faim le torturerait-il jusqu'à le terrasser mort dans ces solitudes?

Malgré lui, répondant sans doute au cri intime de sa conscience, il se baissa pour ramasser l'enfant et l'emporter dans ses bras; mais le souvenir de la parole qu'il avait donnée à sa soeur, lui rendit sa cruauté; il se releva, détournant la tête et se mit à fuir du côté du rivage. Il fuyait comme un homme poursuivi par les Sauvages; mais c'était sa conscience qui lui reprochait sa vilaine action.

Il arriva hors d'haleine au rivage, saisit la chaloupe et gagna le navire.



Samuel n'en put dire davantage, le sommeil l'avait saisi.

—Et l'enfant ? . . . lui demandèrent les matelots dont Samuel faisait la joie.

—Les Sauvages ! cria-t-il d'une voix altérée, vite toutes voiles dehors et partons.

Et le hardi capitaine, ce chef terrible, paraissait tremblant et timide devant ces hommes, ses subalternes, qui interrogeaient, tour à tour, son visage et l'horizon où ils ne voyaient pas paraître ni l'enfant ni les Indiens annoncés. Un soupçon s'insinuait en eux tandis qu'ils larguaient les voiles et les livraient à la brise qui allait les emporter loin de cette île au silence mystérieux.

Pendant la manoeuvre, le capitaine, debout, les bras croisés, sur le tillac, tenait ses regards fixés sur l'île où il laissait le pauvre petit enfant.

Soudain, parmi les cris rauques des matelots, il crut entendre une voix perçante et, là-bas, sur un replis des dunes, il lui sembla voir errer une petite tête blonde. Deux fois il ouvrit la bouche pour donner un ordre et deux fois il la referma sans prononcer une parole. Dans cet intervalle, la "Belle-de-Nuit", toutes voiles dehors, s'éloignait vers le sud.

C'était bien Samuel qui avait appelé. En se réveillant, la tête encore lourde du narcotique, il demeura un moment à se rappeler où il était. Tout à coup, il se souvint et chercha son oncle. Ne le trouvant pas, il l'appela, mais seul le vent lui répondit. Une angoisse terrible lui glaça le coeur, un frisson lui courut par tous les membres.

Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, je suis abandonné !

Et il se mit à courir vers le rivage.

Soudain, alors qu'il gravissait une dune plus haute que les autres, il aperçut l'immense nappe bleue et, là-bas, toutes voiles dehors, la "Belle-de-Nuit" qui prenait le large. Il reconnaît les vergues, les mâts, le beaupré, il reconnaît même le mousse suspendu aux cordages, et cet homme, debout sur le tillac, c'est son oncle. Alors, il crie, il tend les bras. Soudain l'homme fait un signe, il saisit son porte voix, il va donner un ordre, Samuel sent son coeur se gonfler d'espérance. Mais le bras de l'homme retombe, son porte-voix roule à terre, près de lui, et la "Belle-de-Nuit" s'éloigne pour toujours.



Il crie, il tend les bras. . .

Le pauvre enfant comprend alors l'horrible vérité: son oncle l'a descendu à terre pour se débarrasser de lui, pour l'abandonner à jamais.

—Oh mon Dieu ! O mon Dieu ! gémissait-il, pleurant à chaudes larmes, que vais-je devenir !

Et il se roulait à terre en sanglotant.

Mais déjà la nuit commençait à descendre. Samuel avait cessé de gémir. L'effroi le tenait glacé et muet sur place. Les ombres s'épaississaient, les oiseaux ne chantaient plus, les goélands, fatigués de leur vol, se posaient sur les flots; on n'entendit d'autre bruit, dans cette nature sauvage, que le gémissement des vagues qui venaient expirer sur la grève.

C'était l'heure où Samuel avait coutume de faire sa prière; il se le rappela. Aussitôt, il se mit à genoux et joignant ses petites mains, levant vers le ciel ses yeux encore humides des larmes qu'il avait versées.

—O mon Dieu, qui êtes au cieux, supplia-t-il, ne m'abandonnez pas comme mon oncle m'a abandonné. . .

Sa prière dura longtemps. A la fin, la tristesse et la fatigue le terrassèrent: il tomba endormi sur le sable.

A son réveil, des voix étrangères frappèrent ses oreilles. Il ouvrit les yeux. Des hommes à moitié nus l'entouraient. Leurs visages tatoués exprimaient la férocité, mais dans leurs regards se lisait la pitié.

Néanmoins, le pauvre petit Samuel tremblait de tous ses membres. Il eût voulu fuir, mais comment ? . . . Il tendit ses petites mains vers eux.

—Ayez pitié de moi, leur dit-il, je serai bien sage et je vous aimerai bien.

Ces Indiens étaient des Micmacs³; ils ne comprirent point ses paroles, mais le petit enfant était si joli, sa voix était si douce, qu'ils firent de leur mieux pour lui inspirer confiance. L'un d'eux lui présenta un fruit, un autre, de la galette de maïs et tous lui souriaient si amicalement que Samuel s'enhardit, il s'approcha d'eux et accepta de les suivre.

La tribu était venue chasser le renard noir et le loup-marin.⁴ On y demeura encore quelques jours; puis, ramenant avec eux l'enfant trouvé, les chasseurs regagnèrent leur village, établi sur la côte de l'Acadie, près de Richibouctou.

Là, Samuel rencontra les autres membres de la tribu et, parmi eux, quelques-uns qui comprenaient le français. Il raconta son histoire et il fut convenu que le premier navire, allant du côté de Québec, l'emmènerait.

—En attendant, lui dit le chef, reste avec nous, tu ne manqueras de rien: nous t'apprendrons à faire la chasse et quand ton père te reverra, il sera fier de toi. Peut-être viendra-t-il ici lui-même.

Ces paroles consolèrent le petit Samuel et son coeur s'ouvrit à l'espérance.

3. Micmacs ou Souriquois, tribu indigène de l'ancienne Acadie; ils furent les amis de Champlain à Port-Royal et demeurèrent dans la suite constamment fidèles aux Français. Ils étaient de moeurs douces et polies. Leur nombre, qui était de 4.000 au temps de Champlain, est demeuré à peu près le même jusqu'à nos jours.

4. Champlain affirme que, de son temps, l'Ile de Sable abondait en renards noirs et que les colons du marquis de la Roche en prirent beaucoup dont ils conservèrent les peaux tandis qu'ils ne s'habillèrent que de la peau des loups marins.

Cependant, une année entière se passa sans que parut une voile du Saint-Laurent. Samuel s'accoutumait peu à peu à ses nouveaux amis, il avait appris leur langue et était devenu fort habile à la chasse. Mais peut-ont oublier le souvenir d'un père tendrement aimé. Souvent il allait s'asseoir sur le rivage et passait de longues heures à guetter l'horizon.

Et voilà qu'un jour, au grand mât d'un navire, il voit flotter le drapeau fleurdelisé. Le navire vient droit au rivage. L'enfant ne peut en croire ses yeux, il les ferme, tant il craint d'être le jouet d'une illusion. Mais le navire approche toujours, ses formes se précisent : c'est bien un voilier français ; peut-être vient-il de Québec ? peut-être porte-il des gens de sa connaissance, son oncle, son père !

Bientôt, une chaloupe se détache du navire, les rames fendent l'onde avec vigueur. Samuel court sur le rivage, les bras étendus, criant, pleurant et riant à la fois ; la mer qui mouille ses pieds l'empêche d'aller plus avant.

Mais à peine la chaloupe a-t-elle touché terre qu'il saute à bord.

— Emmenez-moi, dit-il, la voix étouffée par l'émotion, emmenez-moi retrouver mon père !

— Tiens, il parle français s'écrie l'un des marins.

— Comment te trouves-tu ici ? demanda un autre.

— Je suis le petit Bernier, de Québec, répond l'enfant.



Reste avec nous, tu ne manqueras de rien . . .

—Le petit Bernier, de Québec? mais il s'est noyé, l'an passé, j'ai été témoin du désespoir de sa belle-mère, lors de l'accident, ma maison est voisine de la sienne.

—N'êtes-vous pas Gosselin, de la rue Buade? demanda l'enfant.

—Oui, répondit Gosselin très étonné.

—Et vous ne me reconnaissez pas, moi, le petit Samuel?

—Et comment te trouves-tu chez les Indiens! Les flots t'auraient-ils porté jusqu'ici?

—Vous allez le savoir, répondit Samuel.

Et aussitôt il raconta comment, embarqué par sa marâtre sur la "Belle-de-Nuit", il avait été abandonné sur l'île de Sable, où les Indiens l'avaient trouvé et secouru.

Quelques jours après, Samuel comblé de présents par le chef du village, montait à bord de l'"Ondine" qui retournait à Québec.

Gilles Bernier avait amèrement pleuré la perte de son fils; mais, envers et contre tous, il gardait la secrète espérance de le revoir. Ses rapports avec Gertrude ne s'étaient pas améliorés et comme aucune affection ne le retenait plus à Québec, il y restait à peine le temps nécessaire pour décharger et recharger son navire. Et même durant ce temps, il ne demeurait chez lui que le temps des repas.

Un jour, cependant, après le dîner, il s'attarda longtemps, resta accoudé à table, la tête dans ses mains.

—Q'as-tu donc? lui demanda sa femme.

—Hélas! lui répondit-il, je ne puis m'empêcher de songer à mon pauvre Samuel ! . . . Es-tu bien sûre qu'il se soit noyé, ajouta-t-il, relevant la tête et regardant sa femme fixement.

—Certainement, dit-elle, et assez de gens l'ont vu pour que tu le croies.

—C'est que, tu l'avoues toi-même, son corps n'a jamais pu être retrouvé. Quelque chose, au fond de moi-même, me dit que je le reverrai un jour.

—Et n'as-tu donc pas d'autre fils, cria Gertrude en colère. A t'entendre, on dirait que je suis coupable de la disparition de ton Samuel. Cependant la douleur que j'ai témoignée, lors de cet accident, devraient te prouver quel regret j'en ai eu.

Gilles ne répondit pas, mais ouvrant la porte de son cabinet de travail qu'il avait soigneusement tenue fermée jusque-là, il y entre et reparaît tout de suite, tenant un enfant par la main.

—Samuel! cria Gertrude épouvantée.

Et, s'élançant vers la porte, elle disparut.

Par une coïncidence assez rare, la "Belle-de-Nuit" était aussi dans le port, avec le "Goëland". Gertrude s'y réfugia près de son frère. Durant la nuit, le navire mit à la voile, emportant les deux misérables.

On ne les revit jamais.

L'année que Samuel avait passé au milieu des Indiens n'avait pas été inutile. Il était devenu fort vigoureux. Il suivit désormais son

père dans ses courses lointaines et devint, par la suite, un habile marin.

A la mort de son père, il prit le commandement du "Goëland". Il eut de nombreux descendants dont la plupart furent marins comme leur ancêtre. L'un d'eux, le capitaine Bernier, a porté à son apogée la gloire de cette famille par ses expéditions scientifiques maritimes et ses découvertes dans les régions boréales du Canada.

Le voyageur de la nuit de Noël

On était au 24 décembre 1766 et l'on se préparait à célébrer la naissance de l'Enfant-Dieu dans une humble maisonnette située sur le chemin du roi, à quelque distance des Trois-Rivières.

Là demeurait un pauvre cultivateur du nom de François Leduc.

Quoiqu'il portât un nom prédestiné, qu'il fût un rude travailleur et sa femme une excellente ménagère, il était loin de nager dans l'opulence. Les guerres qui avaient précédé la cession de la Nouvelle-France l'avaient complètement ruiné.

Obligé de prendre les armes, et par suite incapable de faire la moindre culture, son domaine était retourné en friches et nourrissait à peine quelques maigres bestiaux.

Lorsque, la guerre terminée, il put enfin retourner chez lui, il trouva sa maisonnette en cendres, brûlée par le vainqueur. Et pour comble de malheur, les quelques économies qui lui restaient étant toutes en ce papier monnaie canadien répudié par le roi de France, il se trouvait réduit à la plus extrême pauvreté.

Seul avec sa femme, il aurait peut-être émigré en France.

Mais il était entouré d'une nombreuse famille: huit enfants qui l'attachaient au pays et à la terre dont il espérait, à force de travail et d'économie, tirer au moins le pain de chaque jour.

De ses enfants, deux seulement pouvaient l'aider un peu: sa fille aînée, Yvonne, et son cadet, Louis. Après ceux-là, le plus âgé n'avait pas dix ans et le dernier vagissait encore dans son berceau.

Aussi, pour reconstruire sa maisonnette, acheter les instruments d'agriculture indispensables et quelques bestiaux, avait-il été obligé d'emprunter. De telle sorte que la maison à peine construite, aussi bien que la terre, se trouvèrent bientôt hypothéquées au delà de leur valeur.

Un négociant anglais des Trois-Rivières, James Sanders, lui avait consenti ces avances, à gros intérêts naturellement, comme prêtaient les Anglais de ce temps-là, qui espéraient par ce moyens accaparer économiquement le Canada, tout comme leurs armées l'avaient conquis militairement.

James Sanders avait accepté avec d'autant plus d'empressement de devenir créancier de Leduc, que la terre de ce dernier devait arrondir admirablement un domaine de plaisance situé sur la rivière Batiscan et où le négociant enrichi aimait à venir passer les jours d'été.

Or du train dont allaient les choses, James Sanders ne tarderait pas à être maître et seigneur sur la terre de Leduc. Déjà même, au

cours de la belle saison, s'autorisant de son titre de créancier, il avait fait sonder un endroit du terrain d'où la vue dominait le fleuve Saint-Laurent et où il projetait de construire son manoir.

En songeant à la position dans laquelle il s'était mis, à la prochaine et inexorable expropriation, Leduc éprouvait parfois un découragement profond et s'abandonnait à des réflexions pleines d'amertume. La figure de Sanders le poursuivait comme une menace, il savait qu'il n'avait nulle pitié à attendre de lui, et quand, par hasard, il apercevait la haute silhouette de l'Anglais abhorré, il lui semblait voir la ruine en personne s'avancer vers lui.

Cependant, ce jour-là, il avait mis de côté ses préoccupations habituelles. C'était la veille de Noël et il se sentait pénétré de la joie naïve, du bonheur sans mélange, peint sur les rondes et fraîches figures qui l'entouraient; il écoutait comme une musique céleste, leur babil, leurs exclamations, leurs cris de surprise en présence de l'arbre de Noël.

Dès le matin, en effet, se conformant à une coutume qui commençait à se répandre au Canada, il était allé couper, dans la forêt toute proche, un beau petit sapin, aux feuilles effilées et pointues comme des aiguilles vertes.

Une douzaine de petites bougies étaient artistiquement disséminées dans le feuillage de manière à produire l'effet le plus magique, et Françoise, la mère des enfants, avait retiré d'une caisse, un certain nombre de jouets grossiè-

rement taillés par le père en ses jours de loisirs.

La nuit venue, les huit enfants vinrent, comme chaque soir, donner le baiser d'adieu à leurs parents, avant de se retirer discrètement dans leur chambre, non sans un dernier et furtif regard vers l'arbre miraculeux. Seuls les deux aînés veillèrent et bientôt partirent avec leur père pour la messe de minuit, tandis que la mère préparait le réveillon tout en gardant la maison.

A son retour, François alluma les bougies qui se mirent à scintiller comme jadis l'étoile mystérieuse qui conduisit les mages au berceau de Jésus. Ensuite il attacha aux branches les pauvres jouets qu'une couche de peinture avait rajeunis et rendus brillants comme des neufs.

Enfin, il entra dans la chambre des garçons, puis dans celle des filles et ceux qui avaient pu dormir dans une pareille attente se réveillèrent aux mots magiques : Levez-vous ! C'est Noël ! Jésus est né !

Et tous d'entrer avec une émotion indicible dans la chambre où l'arbre brillait, de battre des mains, de s'écrier sur tous les tons admiratifs, à l'aspect de l'arbre lumineux tout chargé de présents apportés par l'Enfant-Jésus.

Le calme s'étant rétabli à grand'peine, Leduc procéda à la distribution, en commençant, par le plus jeune auquel avait été réservé un mou-ton blanc à collier rose. Chacun s'avança ensuite et eut sa part de largesses.

A ce moment, Leduc et sa femme oublièrent toutes leurs peines pour ne songer qu'à la joie de leurs enfants et à la beauté de la fête. Ce fut un moment du ciel !

Au dehors, le temps était affreux ; les arbres de la forêt gémissaient sous le vent du nord-ouest. La poudrerie soulevait une fine poussière blanche qui remplissait les chemins.

Tout à coup, on frappe à la porte. Leduc et sa femme se retournent dans la direction du bruit. Les chemins étaient peu sûrs à cette époque. Les enfants éprouvèrent un peu de frayeur. Comme on n'ouvrait pas, on frappa de nouveau avec plus de force.

—Père n'ouvre pas, c'est peut-être un Sauvage !

—Ou un Anglais ! . . .

—Ou un voleur ! . . .

—N'ouvre pas, mon ami ! ajouta Françoise aussi peu rassurée que ses enfants.

—Il ne faut pas repousser l'hôte que Dieu nous envoie, répondit François en se dirigeant vers la porte.

Le visiteur nocturne fut introduit. C'était un homme de haute taille, de manières nobles et qui portait l'uniforme des officiers anglais.

En entrant, il jeta sur un escabeau son riche manteau de fourrures, tout couvert de neige et sa toque de chat sauvage, puis secoua ses cheveux auxquels la poudrerie avait suspendu de fines aiguilles.

Cela fait, il s'approcha familièrement de la cheminée où brûlait la bûche de Noël et pour

se faire bienvenir de ses hôtes, se mit à caresser les enfants qui l'entouraient et le regardaient de leurs grands yeux étonnés.

Il parlait lentement, avec un fort accent anglais, mais il avait l'air si affable, la physionomie si ouverte, que bientôt les plus jeunes, enhardis, commencèrent à gambader autour de lui, à lui faire admirer leurs étrennes, en lui demandant s'il n'avait pas aussi reçu les siennes.

Voyageant avec un seul domestique, il expliqua qu'il avait été forcé d'abandonner son cheval qui s'était abattu et blessé à la jambe. Il avait chargé son domestique de le conduire au village. Quant à lui, fatigué de la route et contusionné par sa chute, il s'était dirigé vers la demeure dont il voyait, de loin, briller la lumière.

Au bout d'une demi-heure, il s'était si bien familiarisé avec ses hôtes qu'on eût dit qu'il faisait partie de la famille.

Il prit place au réveillon, mangea et but avec un appétit de voyageur, et l'heure du repos ayant enfin sonné, François et Françoise lui cédèrent leur propre chambre et allèrent se coucher, le père dans la chambre des garçons, la mère dans celle des filles.

Mais avant de leur souhaiter le bonsoir, le visiteur qui avait vu des nuages assombrir de temps en temps le visage de son hôte, lui en demanda la cause. François raconta simplement son histoire, sans trop insister, ne voulant

pas ennuyer un visiteur, pour lequel ses malheurs avaient nécessairement peu d'intérêt.

Le lendemain, François ne voyant pas l'étranger paraître et le croyant toujours endormi, irappa discrètement à sa porte pour l'inviter à déjeuner. N'obtenant pas de réponse, il frappe de nouveau : même silence. Inquiet, il se décide à ouvrir. La chambre était vide. Le voyageur était parti sans prendre congé de personne.

Seulement, sur la commode, à côté de lui, reposait une belle montre d'or, entourée de pierreries et gravée d'armoiries, elle était attachée à une lourde chaîne de même métal, avec des breloques garnies de diamants. A côté d'elle une bourse, apparemment bien garnie, paraissait avoir été oubliée.

A cette découverte, grande fut la stupéfaction des pauvres gens. Il y avait là une fortune plus que suffisante pour les racheter de la misère et conjurer la ruine qui planait sur leur tête.

Les enfants comparaient d'un oeil d'envie cette belle montre et ces bijoux étincelants, à leurs pauvres jouets de bois.

Françoise elle-même insinua timidement à son mari, que le voyageur avait peut-être laissé à dessein, chez eux, cet or et cette montre ; que ce pouvait bien être quelque haut officier anglais de Québec qui payait ainsi, de royale façon, leur hospitalité.

Mais François Leduc, d'une loyauté primitive, ne connaissait aucune capitulation avec sa conscience.

—Le voyageur, dit-il, a déposé là sa bourse et ses bijoux, au moment de se coucher; ce matin, pressé de partir, il a oublié de les reprendre, quand il s'en apercevra, il viendra sans doute les réclamer. C'est un dépôt qui doit être sacré pour nous.

Et prenant le tout, il le mit dans un tiroir qui fermait à clef et sur lequel se refermait encore le battant de la grande armoire de la chambre.

Puis on n'y pensa plus et la famille reprit sa vie de labeurs et de privations.

François s'était juré de vaincre le destin. Hélas! malgré les efforts les plus énergiques, malgré le travail le plus persévérant, la gêne, bien loin de diminuer, grandissait chaque jour. Le pauvre père gagnait à peine de quoi nourrir sa famille. Il ne réussissait pas même à payer les intérêts des sommes avancées par le négociant des Trois-Rivières qui voyait venir, avec une joie non dissimulée, le moment où, la dernière échéance étant impayée, il pourrait s'installer sur le domaine qu'il convoitait depuis longtemps.

Dans leur détresse, les pauvres gens n'invoquaient et n'espéraient que le secours de la Providence. Pas une seule fois la pensée leur était venue d'ouvrir le tiroir d'où, pour eux, fût sorti le salut.

Par une étrange ironie du sort, l'échéance du dernier paiement exigé par James Sanders, arrivait le 24 décembre de l'année 1767, juste un an après l'arrivée de l'étranger dans la nuit de Noël.

Ainsi, cette nuit joyeuse pour toute la chrétienté, se passerait pour eux dans les larmes et dans l'attente d'une ruine irrémédiable.

Il était minuit. Le créancier n'avait pas été payé et avait annoncé l'expropriation pour le lendemain.

Cependant, François avait voulu fêter une dernière fois Noël dans le foyer qu'il allait quitter pour toujours.

L'arbre symbolique se dresse encore devant la cheminée. Quelques bougies l'animent de leur flamme, mais aucun jouet ne pend à ses branches, sauf quelques-unes de l'année d'avant et que l'on a conservés pour les plus petits. Les enfants bien tristes, demeuraient silencieux à côté de leur mère qui va et vient, refoulant ses larmes.

Soudain on frappe à la porte. François va ouvrir. On ne craint plus les voleurs, aujourd'hui; que pourraient-ils prendre à celui qui ne possède plus rien ? Un étranger se présente.

Il ôte son manteau. On le reconnaît: c'est l'hôte de Noël.

— Bonne gens, dit-il, j'ai oublié chez vous, il y a un an, ma bourse et ma montre.

Sans un mot, François conduit l'étranger vers l'armoire, ouvre le tiroir et lui montre son bijou intact à côté de sa bourse.

L'étranger met l'un et l'autre dans sa poche; puis revenant au milieu de la salle.

—Voilà qui est bien, dit-il. Ça, maintenant, réveillonnons. J'ai gardé un si bon souvenir du repas de l'an dernier, que j'aimerais en prendre un autre semblable.

—Hélas ! répondit François, j'ai bien peur que vous soyez désappointé. Le malheur s'est abattu sur nous, demain nous devons quitter cette maison et notre repas sera aussi triste que pauvre.

—Que non pas, car c'est moi qui régale aujourd'hui. C'est mon tour, après tout. Et j'y ai pensé. Allons, à table, j'ai là tout ce qu'il faut.

En disant ces mots, il va vers la porte, appelle son domestique qui arrive bientôt apportant dans des caisses soigneusement closes, tous les éléments d'un magnifique réveillon.

—Ce n'est pas tout, dit-il, votre arbre de Noël, mes bonnes gens, est par trop démuní, il faut que j'y supplée.

Et sur un signe, le domestique accroche aux branches de magnifiques cadeaux pour chacun des enfants.

On se met à table.

—Ah ! dit-il, j'oubliais le papa et la maman.

Et prenant la bourse, il la met dans la main de Françoise.

—Quant à vous, mon cher Monsieur Leduc, il y a dans cette enveloppe deux papiers qui vous concernent, mais comme ce sont des af-

faïres sérieuses, réveillonnons d'abord, vous les verrez ensuite.

Je vous laisse à penser la joie qui déborda dans cet humble foyer où soudain la plus belle flamme venait de s'allumer, celle de l'espoir.

Vers le milieu du repas, le petit Pierre s'approcha familièrement du voyageur, grimpa sur ses genoux :

— Tu as fait rire papa, dit-il, je t'aime, tiens, prends mon mouton, ce sera ton cadeau de Noël.

Et de sa petite main, il lui tendait le pauvre petit mouton de bois que, pour la deuxième fois, on avait pendu, pour lui, à l'arbre magique.

Le voyageur sentit une larme mouiller ses paupières. Sans rien dire, il prit le mouton et le posa près de lui. Mais il serra bien fort, contre son cœur, le brave petit Pierre.

Au matin, l'officier anglais — car il portait l'uniforme — se prépara à partir.

— Mes amis, dit-il, j'aurais voulu passer le reste de la nuit avec vous; mais d'importantes affaires m'appellent à Québec. Au revoir, nous nous reverrons.

François Leduc reconduisit son visiteur jusqu'à son traîneau.

De retour dans sa maison, il brisa les cachets qui fermaient la mystérieuse enveloppe. Elle contenait deux papiers: l'un était la quittance, dûment signée, de sa dette envers James Sanders, l'autre contenait sa nomination au poste d'inspecteur des navires pour la région des

Trois-Rivières ; cette dernière était signée : Guy Carleton, Gouverneur du Canada.

Et voilà l'histoire que m'ont contée les flammes du vieux sapin de la forêt canadienne. Tout-à-coup la bûche crépita, une gerbe d'étincelles jaillit comme un feu d'artifice. Puis soudain calmée, la flamme reprit son rêve et j'écoutai de nouveau son murmure.

Huit ans après, le 18 novembre 1775, Carleton était à Montréal, essayant de faire face à l'invasion américaine. Mais les armées de Montgomery approchaient, il fallait fuir.

François Leduc aussi se trouvait à Montréal, Carleton le fit mander.

—Etes-vous capable de me conduire à Québec? Il n'y a pas une minute à perdre. Quel déshonneur si le gouverneur du Canada venait à tomber aux mains des insurgés.

—Excellence, répondit François, j'ai ici ma goélette. Elle est montée par mes quatre fils. Le courant nous servira et le vent est pour nous, mais dussions-nous ramer jusqu'à Québec, les Bastonais ne mettront pas la main sur vous.

Ainsi fut fait. Et le lendemain soir, La "Françoise" accostait le quai de Québec.

Carleton invita ses sauveurs à se rendre au château avec lui.

—Ce sera bientôt Noël, dit-il, et pour la troisième fois, nous réveillonnerons ensemble.

Or en traversant le salon du gouverneur, le petit Pierre qui était maintenant un grand garçon de onze ans, ne put retenir une exclama-

tion : sur la cheminée, parmi des bibelots coûteux et des objets d'art, il venait de reconnaître le pauvre petit mouton de bois, qu'il avait donné, huit années auparavant, au visiteur de la nuit de Noël.

Cependant l'effroi régnait dans Québec, de nombreux Anglais fuyaient avec leur familles et allaient se réfugier à l'île d'Orléans, prêts à reconnaître la république américaine, si les envahisseurs prenaient la ville.

Ordre fut donné de fermer les portes. François Leduc, à la tête d'une troupe de miliciens, faisait exécuter cet ordre de son mieux, quand soudain, parmi les fuyards, il reconnut son ancien créancier. Leurs yeux se rencontrèrent. Leduc fit un geste lui intimant l'ordre de retourner, puis se ravisant :

— Passez, dit-il, là-bas est la place des lâches.

Et, après une silence, il ajouta :

— . . . et vous n'y trouverez pas de Canadiens.

James Sanders était un ancien officier, il bondit sous l'injure. Un moment il songea à retourner, à retrouver son uniforme afin de punir l'impertinent qui osait lui donner une leçon. Mais il comprit qu'il était trop tard maintenant que son essai de fuite était connu. Il était à jamais déshonoré. Et courbant la tête, il passa. . .

Noël fut triste, cette année-là, dans la capitale assiégée. Les cloches se taisaient et les miliciens veillaient sur les remparts.

Le 31 décembre, petit Pierre, à côté de ses frères, montait la garde comme un vieux soldat. Soudain un bruit de pas retentit dans la nuit, sur la pente abrupte qui conduisait à la citadelle, quelqu'un passait. A travers la neige que le vent chassait en tourbillon, des formes se mouvaient. Le jeune enfant, l'arme à l'épaule, l'oeil sûr, tira.

Un cri lui répondit, suivi d'une fuite précipitée. Et puis, plus rien.

Mais le lendemain matin, quand on visita le lieu de l'alerte, les miliciens trouvèrent le cadavre raidi et à demi enseveli dans la neige, du général Montgomery.

———— FIN ————

TABLE DES MATIERES

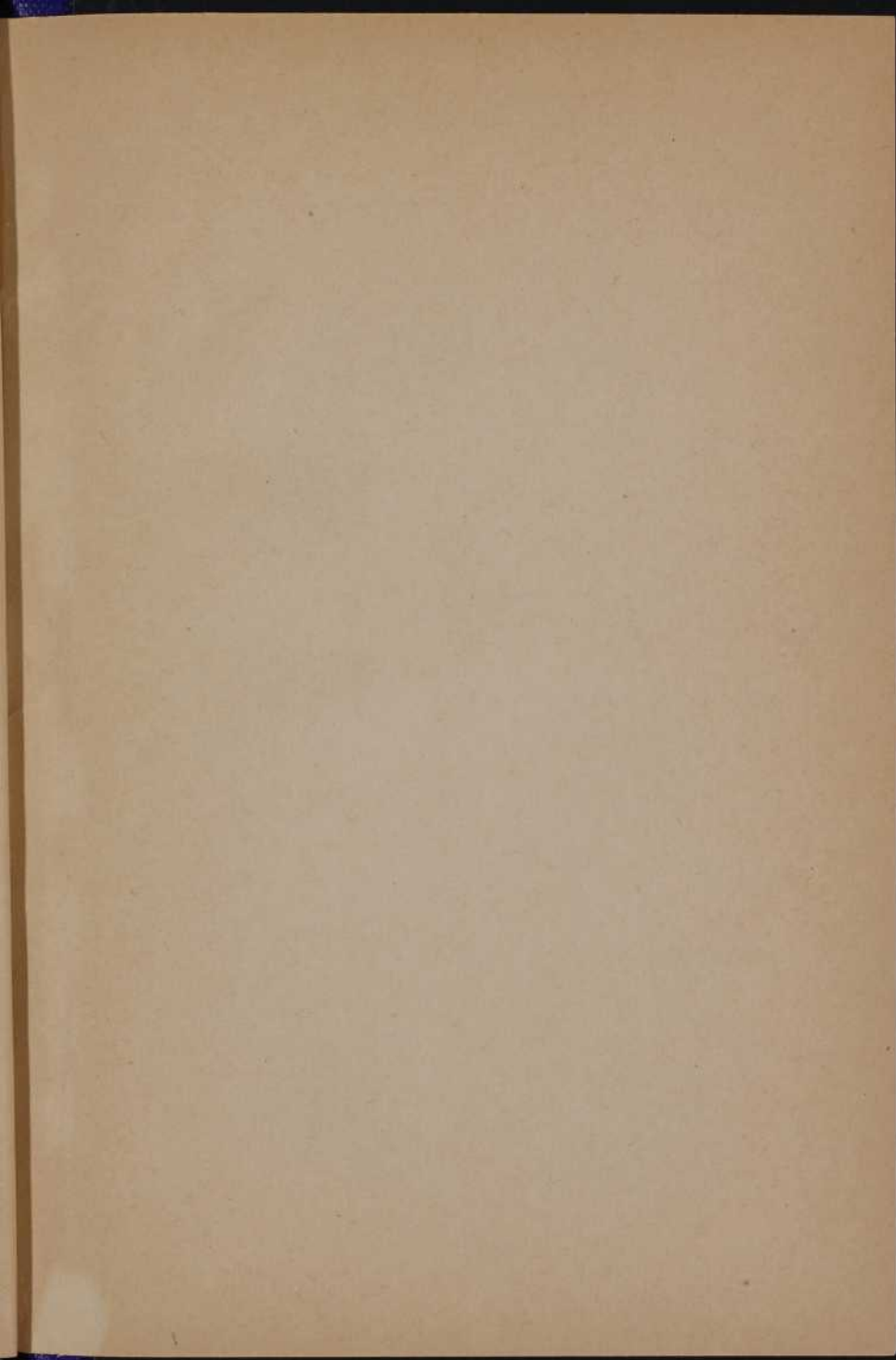
	PAGES
Une fête de Noël au Groënland en l'an 1001..	7
Sur le grand fleuve de Silenne..	25
Les colons de l'île de Sable..	35
Le pêcheur de Beaupré	43
Le Génie de Rocher Percé..	55
Les premiers fous de Beauport..	67
L'enfant abandonné	93
Le voyageur de la nuit de Noël	111

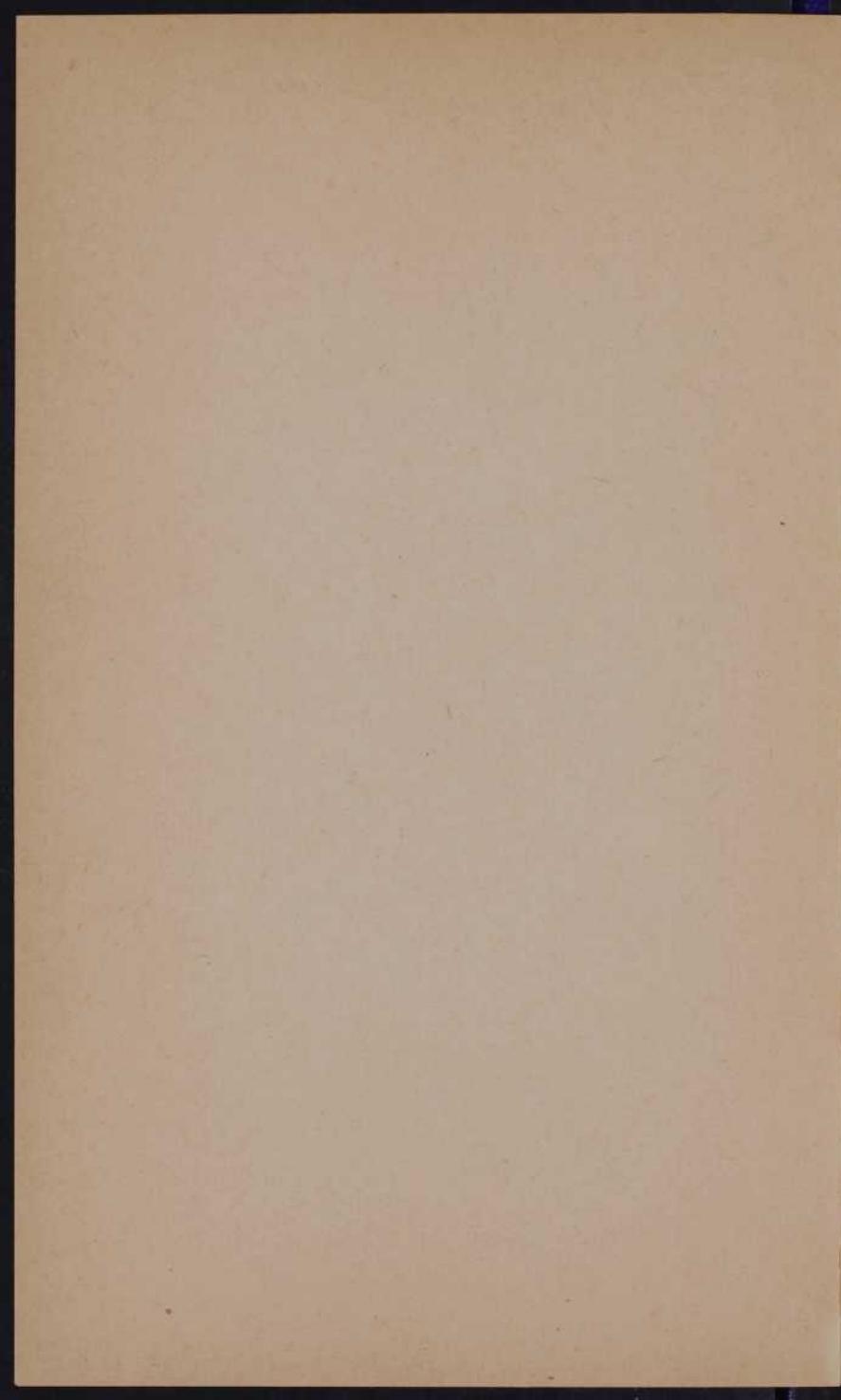


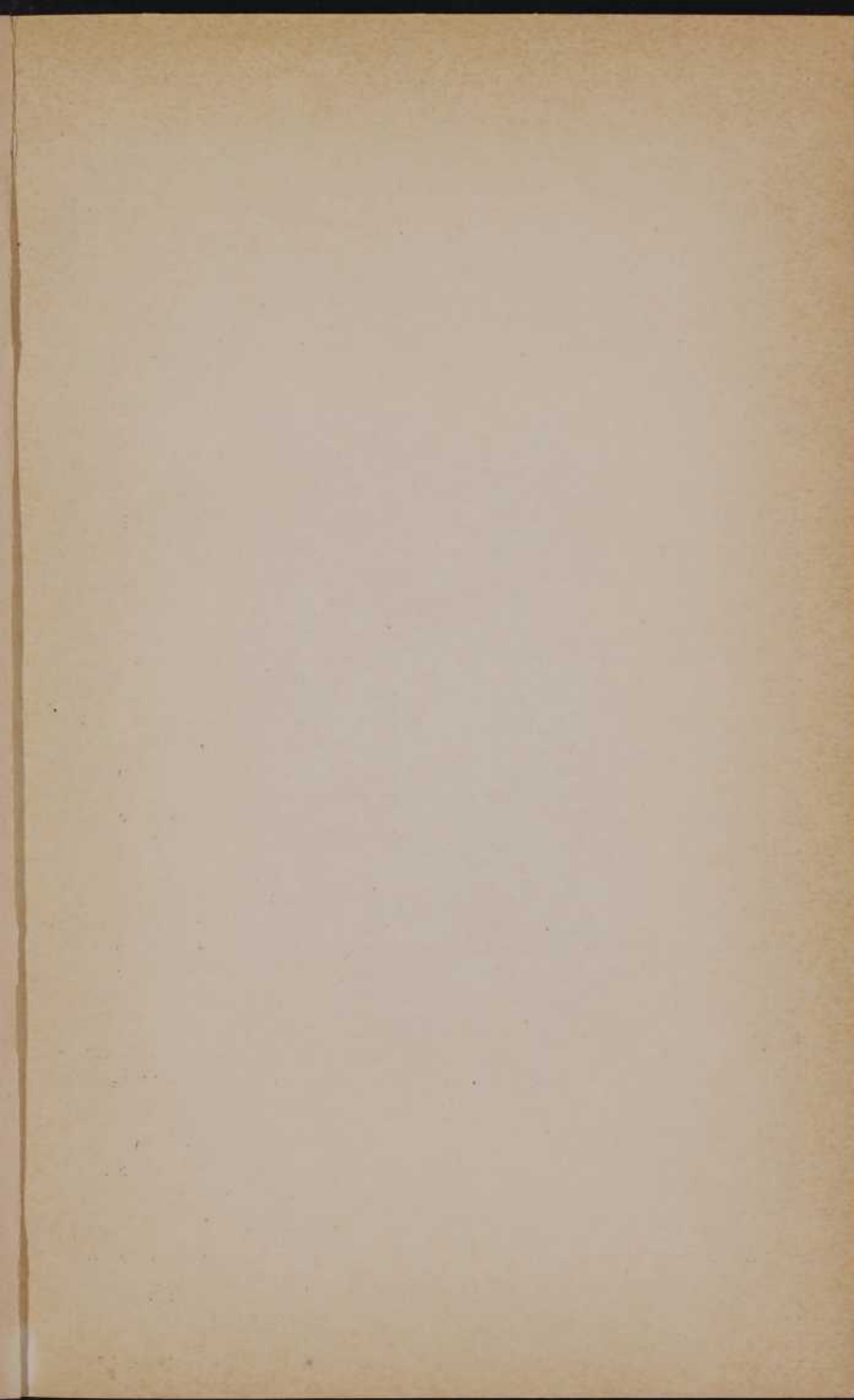


Imprimé au Canada sur papier canadien.









Collection pour la jeunesse canadienne

ROMANS ET LEGENDES SUR L'HISTOIRE DU CANADA

Albums de la Jeunesse

Illustrés en couleur, 26 pages, couvertures cartonnée, 7 x 9. — 15 sous

La sorcière du Rocher Percé

Le Chat Botté

Le Calvaire du repentir

Le Petit Poucet

Le Chaperon Rouge

Bamboula et Bamboula

La Fée des Erables

Jeannot l'Intrépide

Les Grands Albums

Illustrés en couleur, 26 pages, couvertures cartonnée, 13 x 10. — 25 sous

La Fée des Erables

Le Petit Chaperon Rouge

Collection Enfantine

Volumes de 84 p., illustrés, 5 x 6½, couverture en couleurs. — 20 sous

Les enfants perdus

Le Génie du Rocher Percé

Le Bonhomme Misère

Romans et Légendes Historiques

Volumes de 132 p., illustrés, 8 x 5½, couverture en couleurs. — 25 sous

L'Homme blanc de Gaspé

Aux quatre coins des Routes

Sur le grand Fleuve de Canada

Canadiennes

Le grand chef de Stadaconé

Au temps des Indiens Rouges

Sur les Hauteurs de Charles-

Les contes de la Forêt canadienne

bourg-Royal

Ce que raconte le vent du soir

Le Vice-Roi du Canada

Ceux qui régissent le monde

La Fée des Erables

Georges VI, roi du Canada

Le Trésor de l'Île-aux-Noix

A travers le Monde

Les Contes du Richelieu

Sur les chemins de la mer

Les Contes du Saint-Laurent

Le petit théâtre scolaire

Les naufrages du Saint-Laurent

Les Grandes Aventures

Volumes de 152 p., illustrés, 9 x 6, couverture en couleurs. — 40 sous

Sur le double Ruban d'Acier

L'espion de Jacques Cartier

La Caverne des Rocheuses

Journal d'une petite réfugiée

Le Château du Rat musqué

Les Chercheurs d'or des Rocheuses

Romans Historiques

Volumes de 164 p., illustrés, 9½ x 6½, couverture en couleurs. — 60 sous

Sous les plis du Drapeau Blanc

Le Marinier de Saint-Malo

La Ruche Littéraire reliée

Volumes reliés, 320 pages, illustrés 9 x 6 — 75 sous

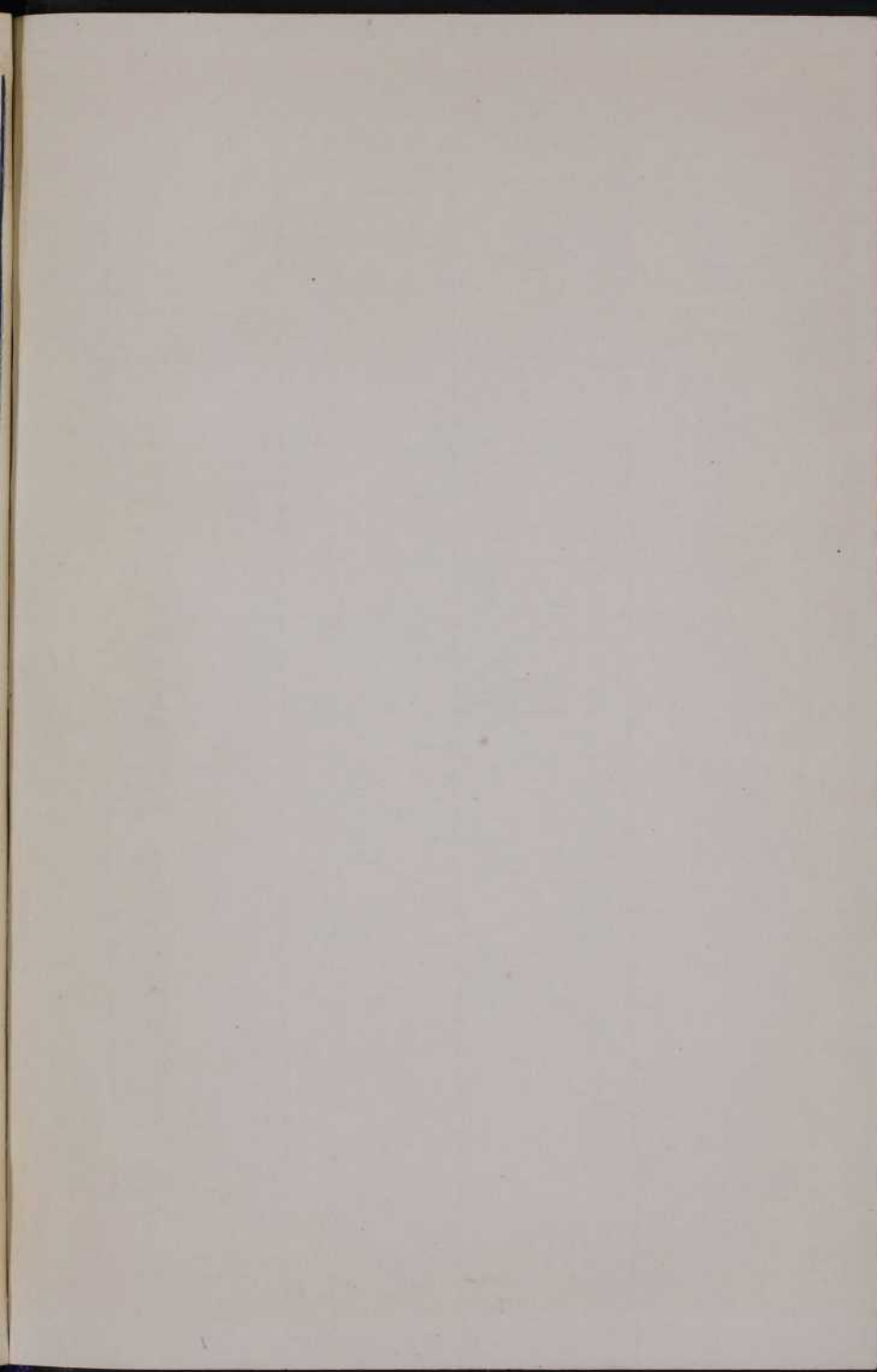
Récits, légendes, voyages, pièces de théâtre, jeux de mots, etc., huit années différentes, formant chacune un volume.

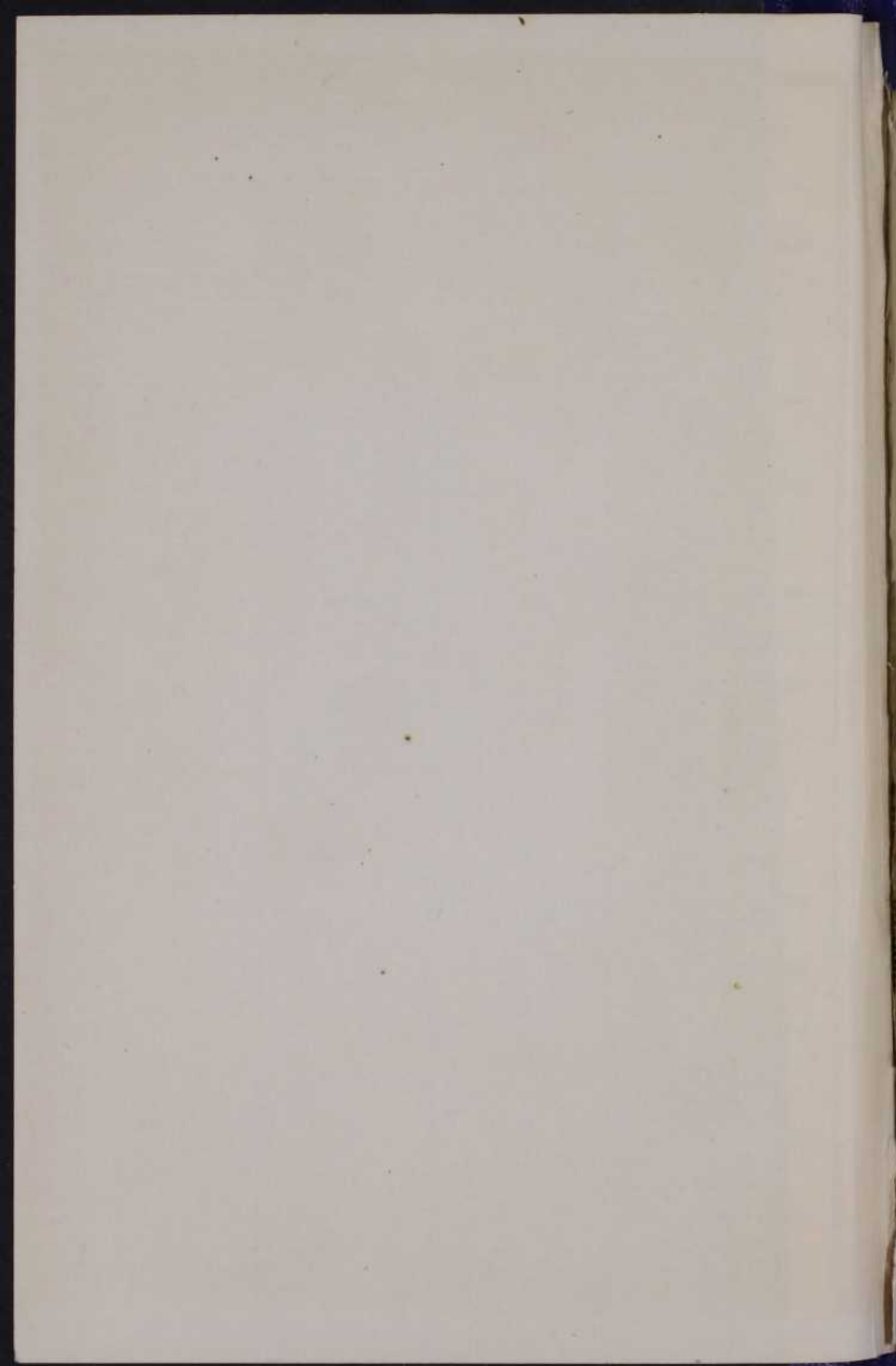
La Ruche Littéraire

Revue mensuelle illustrée pour la jeunesse. — Abon. 75 sous par année.

LIBRAIRIE GENERALE CANADIENNE

5608, ave Stirling, Montréal.







BNQ



000 409 813